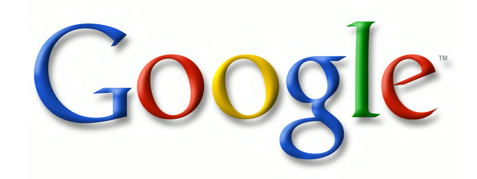
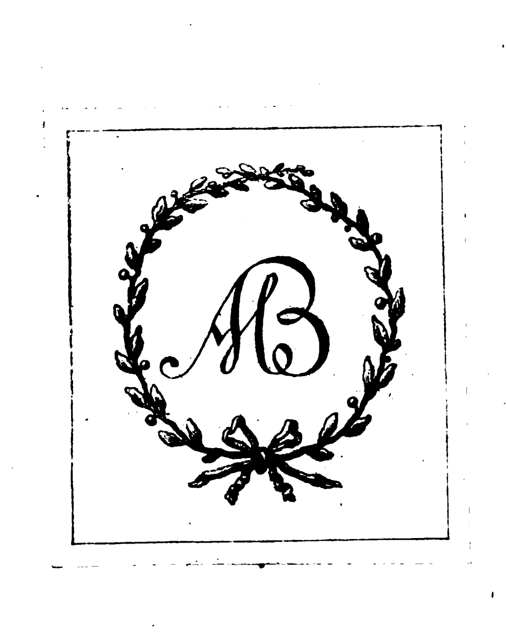




LETTRES

DE

MILADI LINDSEY,

OU

L'ÉPOUSE

PACIFIQUE.

SECONDE PARTIE.

LETTRES
DE
MILADI LINDSEY,
OU
L'ÉPOUSE PACIFIQUE;

Dédiées à M. le Marquis DE GENLIS;

Par Madame DE MALARME.

SECONDE PARTIE.

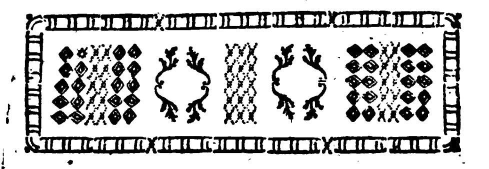


A LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXX.



LETTRES DE MILADI LINDSEY.

LETTRE XXVIII.

De Miladi Lindsey à Miladi Beaumont, à Édimbourg.

Vous voilà heureusement accouchée, que je vous sais bon gré, ma chère Sara, de m'avoir fait écrire cette bonne nouvelle; j'approuve fort le parti que vous prenez de nour-

rir votre fils. La mère & l'enfant s'en porteront mieux, & l'on n'a pas la douleur de voir dans des mains étrangères, ce qui doit être l'objet de nos ſoins les plus tendres. Milord n'étoit point d'avis que je priſſe moi-même cette peine; mais il a cedé à mes prières. Il s'y oppoſoit par tendreſſe, & je dois à ſa complaiſance de m'avoir laiſſée la maitreſſe de faire ce qui me feroit le plus de plaiſir, avec promeſſe, pourtant, que ſi ma ſanté s'en trouvoit affoiblie je prendrois une nourrice. Je ſuis peu éloignée de mon terme, & cette Lettre ſera ſans doute la dernière que vous recevrez avant ma couche.

La triſteſſe de mon cher Charles ne diminue pas, le départ de ſon

père paroît l'affliger ſenſiblement : s'il regrettoit de m'avoir épouſée!... s'il ſe reprochoit une union qui fait mon bonheur ! O, mon amie ! il n'en feroit plus pour moi. Il eſt vrai qu'il m'a tout ſacrifié... Et moi, qu'ai-je pû lui offrir ? Un cœur tendre & ſincère, un amour pur & conſtant. Il paroiſſoit ſi ſatisfait ! Que ne puis-je partager ſes peines, puiſqu'il ne partage plus mon bonheur ! Chère & très-aimable ſœur, ne pourriez-vous ſçavoir de lui ce qui les cauſe ? Sa tendreſſe ſemble toujours la même, mais il eſt inquiet & ſombre. Mes careſſes ne l'importunent point ; mais il ne paroît pas les deſirer. Ce jeune homme a toujours vécu dans le monde ; diſtrait ſans ceſſe par des

objets variés, il s'ennuie peut-être de l'uniformité de la vie que nous menons ici. Cependant, j'ai remarqué que la musique que nous faisons souvent dissipe pour quelques instants sa mélancolie. Notre aimable Hôtesse a fait la même attention. Je suis fâchée que ma couche soit un obstacle à la continuité de nos petits concerts. Je l'ai prié vainement de ne point les interrompre, je ne veux pas, m'a-t-il dit avec tendresse, d'un plaisir que je ne partage pas avec mon Ange. Miss Henriette a fort approuvé la façon de penser de Milord; cette jeune enfant est beaucoup plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge. Je l'ai prié, ainsi que sa mère, de se charger pendant le tems de ma cou-

che de diſtraire mon époux de ſes idées triſtes; elles me l'ont promis, & je ſuis beaucoup plus tranquille. Adieu, ma chère Sara, je vous embraſſe de tout mon cœur.

CHARLOTTE LINDSEY.

De Chelſea, ce.... 17...

Ne m'oubliez pas auprès de Milord Beaumont. Mille baiſers au nouveau-né.

LETTRE XXIX.

De JOHNES, au Miniſtre EDIMG, à Spring Garden.

JE pars, mon reſpectable ami, avec la douleur de ne pas vous embraſſer; je pars le plus malheureux de tous les hommes. Je ne vous ai point

dit adieu. Hélas! je craignois votre tendre amitié. Il falloit que je fuie; vous m'auriez fait rester. Mon ami, je veux, je dois vous laisser lire dans mon cœur; il brûle pour un objet charmant auquel il m'est impossible de prétendre. Miss Grow ne peut être qu'à un homme dont la fortune égale la naissance, & moi je ne possède ni l'une ni l'autre. Car, mon respectable ami, il ne faut pas s'aveugler, je ne suis rien. Élevé par charité chez votre frère, je n'ai quitté sa maison que lorsqu'il a cessé de vivre. Vous eûtes la bonté de vous charger de moi; depuis dix ans vous me traitez comme un fils tendrement chéri. Fier de vos bienfaits, je ne desirois pas un autre sort. La vue de Miss Amélie a fait chez

moi une entière métamorphose : j'ai senti pour la première fois, qu'il est affreux de ne point connoître ceux à qui nous devons le jour. Pour la première fois, j'ai senti que la fortune peut conduire au bonheur.

Afin de vous tranquilliser sur mon sort, je vais vous faire part de mes projets, en vous priant de les seconder. Grace à vos généreuses bontés, j'ai pû mettre de côté, sur l'argent que je recevois de vous pour mes menus plaisirs, une petite somme qui me conduira en France. Vous m'avez souvent parlé d'un Banquier de vos amis que vous avez beaucoup vû pendant votre séjour à Paris. Je me présenterai à lui pour entrer dans ses bureaux. Par une suite de vos bienfaits, je parle assez

bien françois, je le lis & l'écris comme l'Anglois; je ne doute pas que vous ne daignez écrire en ma faveur à M. Notruot, & si j'ai le bonheur de lui plaire, je pourrai n'être plus à charge à personne. Non pas, grand Dieu, que la reconnoissance que je vous dois me pèse? Il est bien doux de vous avoir des obligations. J'emporte avec moi trois choses qui me sont infiniment précieuses: votre portrait que vous m'aviez laissé prendre dans votre cabinet, l'anneau qui doit me faire reconnoître de mes parens; (mais hélas! dois-je jamais espérer de les retrouver?) & un bracelet que Miss Grow a tissu de ses beaux cheveux. Ne croyez pas que je doive ce présent à l'amour: j'ai osé le dérober à celle

que j'adorerai en ſilence toute ma vie.

Quand Milady Grow eſt arrivée à Spring Garden, vous allâtes lui faire viſite, & je vous accompagnai. Miſs Amélie étoit avec ſa mère. Je la vis, & je l'aimai. Différentes commiſſions dont vous me chargeâtes pour le Château me rendirent familier dans cette maiſon; je fus aſſez heureux pour amuſer Milady; je faiſois ſa triſte partie avec plaiſir, parce que Miſs Amélie étoit à côté de ſa mère. Mon amour augmentoit tous les jours: tant que j'ai cru être indifférent à Miſs Grow, j'ai joui ſans inquiétude de l'innocent plaiſir de l'admirer; mais depuis un mois tout me dit que je ſuis aimé; ma tendreſſe eſt trop forte pour

n'être pas clairvoyante. Ce qui auroit dû faire mon bonheur, l'a entièrement détruit. Tant que j'aurois souffert seule, mes maux auroient été supportables; mais les faire partager à celle que je chéris, il y auroit de l'inhumanité. Je n'ai pû me dissimuler l'extrême distance qui nous sépare, j'ai gémi, & n'ai point hésité à me sacrifier.... Si elle m'aime, me suis-je dit, je ferai son malheur. Mon absence peut effacer une légère impression, & si je n'en suis point aimé, il n'y aura que moi de malheureux dans la fuite que je médite. Ma tendresse pour vous a balancé ma résolution: pardon; l'intérêt de Miss Amélie a fixé mon indécision. Mon parti pris, j'en ai retardé l'exécution. Hier

encore je doutois de mon courage, j'avois peur qu'il ne m'abandonnât tout-à-fait. J'étois au Château à l'issue du dîner; Milady dormoit dans son cabinet, Miss Amélie travailloit dans le sallon; je m'approche, elle se lève, son sac à ouvrage se verse; il en sort le bracelet dont je viens de vous parler; je le ramasse avec précipitation, & le considère attentivement. Un mouvement involontaire le conduit à ma bouche: la crainte d'avoir déplu à Miss me fait lever les yeux pour demander pardon; je rencontre les siens, elle rougit: j'apperçois plus de tendresse que de colère dans ses regards; j'ose mettre le bracelet dans ma poche.—Vous n'y pensez pas, dit-elle foiblement, rendez

moi mon bracelet. Dans ce moment Miladi ſe fait entendre. Je n'eus que le tems de lui dire: — Je vous jure de vous le remettre, Miſs, la première fois que vous me le demanderez. Elle parut ſatisfaite de ma promeſſe, & fut au-devant de ſa mère, qui propoſa de faire un tour dans le jardin. A peine étions-nous deſcendus, que Sir Draling vint joindre Milady. Elle prit ſon bras, parce qu'il témoigna avoir quelque choſe à lui dire; Miſs conſentit à prendre le mien. Nous nous promenâmes une heure & demie ſans dire une ſeule parole. J'oſai, il eſt vrai, preſſer ſon bras doucement & à pluſieurs repriſes. Je crois, mon cher ami, qu'elle a fait un mouvement ſemblable. Je ſoupirois;

j'étois enfin dans une agitation cruelle ; Miſs avoit les yeux humides. Il me fut aiſé d'y lire que j'étois aimé : j'allois me précipiter à ſes pieds : je ne pouvois contenir les tranſports qui me maitriſoient.... Milady revint à nous ; après avoir pris congé, je ſortis. J'ai paſſé une nuit terrible par les combats perpétuels de l'amour, de l'amitié & de la raiſon : la dernière a remporté la victoire. J'ai eû la force de quitter ce matin mon ſeul & unique ami, & une femme que j'idolâtre. Croyez, mon reſpectable bienfaiteur, que la reconnoiſſance que je vous dois ſera toujours préſente à mon ſouvenir. Recevez mes adieux & les aſſurances d'une eſtime & d'une amitié éternelle.

JOHNES.

Calais, ce.... 17..

LETTRE XXX.

D'ARABELLE FLOWER, à Miss AMÉLIE GROW, à Small Hill.

QU'ON ne me parle pas de ces êtres emportés, ils n'ont que le premier feu & deviennent ensuite foibles, & même imbéciles. Je connoissois mal le Comte de Mervoir, il a pardonné à sa Nièce. Cette Charlotte est à présent chez lui avec son époux.... Son époux!... Milord Lindsey, son époux!... Oui, ma chère Amélie, ils sont unis; ils avoient fuis ensemble: mon cœur l'avoit deviné. Combien de mortifications pour mon amour-propre! Mais, mon amie, j'ai eue l'adresse de dissimuler mon

mécontentement ; j'ai parue satisfaite de leur bonheur ; mes félicitations avoient un ton dégagé qu'ils auront sûrement remarqué. Tout ceci vous étonne, & vous ne concevez pas.... Qui concevroit, effectivement, des événemens si peu naturels.

Mlle. de Mervoir est morte depuis quelques mois ; peu de jours après Mistress Dervey a été renvoyée comme un meuble inutile. Moyennant quoi, je ne suis plus informée de ce qui se passe dans la maison. Voici seulement ce que mon père nous a raconté. Miladi Lindsey (combien il m'est douloureux de la nommer ainsi !) s'est trouvée fort incommodée à la suite de sa couche. (Elle a déja une petite fille.) Se croyans en danger,

elle a écrit à ſon Oncle pour lui demander pardon, & obtenir ſa grace: Mlle. le Jeune a fait le meſſage. Le vieux Comte fâché de n'avoir plus perſonne à la tête de ſa maiſon, a été, ſans doute, bien-aiſe de retrouver une ménagère, ou Intendante. Il a été lui-même à Chelſea où demeuroit le couple fortuné; il a tout pardonné, à condition qu'on viendroit loger avec lui auſſi-tôt que l'on pourroit tranſporter la malade, & qu'il ne feroit jamais queſtion du paſſé. L'établiſſement a eu lieu la ſemaine dernière. Miladi a été promptement rétablie. M. de Mervoir les a amenés chez mon père avant-hier. Que leur préſence m'a cauſé de chagrin! Cependant, Milord ne m'a pas paru auſſi gai que les circonſtances

devoient le lui permettre. S'il étoit déja las de sa bégueule de femme? Il faut que je découvre la raison de l'espèce de contrainte que j'ai crû remarquer en lui. Mais, j'oubliois que je dois être fâchée contre vous; ne plus m'écrire, que signifie ce ridicule silence? Mon amitié vous seroit-elle à charge? Vous pouvez m'en faire l'aveu. Je m'attends à tout: rien ne pourra désormais me surprendre. Adieu, toujours votre amie, si cela vous convient.

ARABELLE FLOWER.

Grosvenor Square, ce.... 17...



LETTRE XXXI.

De Milord LINDSEY, *à Milord* BEAUMONT *son ami.*

TOUT me rit ; tout semble voler au-devant de mes desirs, & je ne suis point heureux. Ma Charlotte m'a rendu père d'une jolie petite fille qui se porte aussi bien que sa mère. M. le Comte de Mervoir nous a pardonné, & c'est de chez lui, dans un appartement à côté de celui de Miladi Lindsey, que je t'écris. Mon père a répondu avec tendresse à une lettre que je lui avois envoyée. Que dois-je encore desirer ? De pouvoir oublier que Miss Henriette est une créature adorable. Mon cher James,

je ne jouis pas d'un inſtant de repos depuis que j'ai quitté cet Ange. Madame Smitt a promis à ſon mari, quand il eſt parti, de ne point amener ſa fille à Londres avant ſon retour. Elle veut obſerver ſa parole; vois combien je ſuis à plaindre. L'attachement que j'ai pour ma femme (car, mon ami, je l'aime toujours beaucoup) n'a pu m'engager à me réjouir de la voir rapatriée avec ſon Oncle, puiſqu'il nous a fallu quitter Chelſea. J'ai deſiré pouvoir fuir Miſs Henriette, & au moment de mettre à exécution un deſſein auſſi ſage, le courage me manquoit, & j'ai murmuré. Étrange contradiction du cœur humain ! J'ai fait plus, James, j'ai oſé; oui, j'ai oſé dire à cette aimable enfant que je l'aimois, & que je

l'aimerai toute ma vie. — Arrêtez, Milord, m'a-t-elle répondu avec douceur. Vous m'aimez, c'eſt une foibleſſe qui ne doit être qu'une erreur paſſagère; mais croire que cette erreur durera éternellement, dans votre poſition, c'eſt un crime : une ſeule réflexion vous donnera des regrets. Paſſons chez Milady. Cette femme charmante mérite bien, lorſqu'elle eſt malade, qu'on lui donne tous ſes ſoins. J'ai pris avec reſpect la main de celle qui me faiſoit ſentir mes torts avec tant de ménagement. — Fille divine, vous ſerez ſatisfaite; je ſerai malheureux; mais tout ce que la nature a formé de plus aimable ne ſe plaindra pas de moi. — Vous êtes digne, Milord, du bonheur dont vous jouiſſez, puiſque

vous êtes juste; en effet, qui peut être comparé à Milady? Douceur, esprit, beauté, bienfaisance & générosité..... Elle a raison, mon ami, ma Charlotte est telle qu'elle la peignoit..... & j'ai pu..... Que dis-je? ne suis-je pas toujours coupable? Hélas! je brûle encore pour celle que je ne posséderai jamais. Ose dire à présent que je ne suis pas malheureux! Adieu, mon ami. Écris moi, que je sache des nouvelles de ma sœur & de ton fils: gronde-moi, conseille-moi, mais sur-tout aime moi.

CHARLES LINDSEY.

De Londres, ce.... 17....

LETTRE XXXII.

De M. JOHNES au Ministre EDIMG, à Spring Garden.

MILLE actions de graces, mon respectable ami, pour la réception flatteuse que m'a faite l'honnête M. Notruot. Votre lettre m'a précédé, & c'est à elle que je dois la confiance & l'amitié du Banquier. Je n'ai point éprouvé un étonnement sensible en arrivant dans cette Ville tant vantée. Les malheureux piétons m'ont inspiré de la pitié. Ils ne doivent jamais être sans inquiétude pour leur vie. Il n'y a point à Paris, comme dans nos moindres villes d'Angleterre, de ces larges trottoirs si commodes à plus

d'un égard. Ici les hommes & les carrosses sont pêle mêle dans le milieu des rues, qui, pour l'ordinaire, sont remplies d'une boue liquide & noire. Vous ne sortez jamais sans être plusieurs fois éclaboussés de la tête aux pieds.

Ce que vous me mandez, mon cher protecteur, sera exactement rempli, à l'exception d'un seul point. Je ne puis vous promettre pour celui-là que de la bonne volonté, & mon cœur ne ratifie pas mes engagements. Il m'est possible de cacher le feu qui me dévore; mais il n'est pas en mon pouvoir de l'éteindre. Miss Grow, dites-vous, est trop bien élevée pour ne point effacer de son souvenir une inclination contraire à son devoir, puisqu'elle ne seroit point approuvée par Milady. Le Ciel me

préſerve de former le moindre deſir qui puiſſe être nuiſible à la charmante Amélie. Son bonheur ſera pour l'infortuné Johnes, un adouciſſement aux maux que l'amour lui cauſe. J'ai reçu, avec reconnoiſſance, le bienfait qui accompagnoit votre lettre : il ne m'a point étonné. Les plus belles actions ſont celles qui vous ſont ordinaires. M. Notruot a eu la bonté de me demander s'il me manquoit quelque choſe. — Je veux vous ſervir de père, m'a-t-il dit avec affection, l'amitié que M. Eding a pour vous, prouve que vous méritez toute ma tendreſſe. Jeune homme, ne me cachez aucun de vos beſoins. Ne rougiſſez pas : mon offre n'a rien qui doive vous offenſer. — O, Monſieur ! que vous

liſez

lisez mal dans mon cœur, si vous croyez que ma rougeur est un effet de la honte; l'obligé d'un homme tel que vous est glorieux du poids de sa reconnoissance. Recevez mes remerciments. En ce moment, je ne puis faire usage de vos bonnes intentions: mon généreux ami m'a envoyé un billet de cinquante louis; cette somme est forte rélativement à mon état.

Je suis en connoissance intime avec deux de mes compatriotes: Sir Edward Roland & M. Smitt son Gouverneur. L'un & l'autre ont pour moi beaucoup de bonté. Le jeune Lord est dans la troisieme année de ses voyages; il en doit encore passer deux avant que de retourner en Angleterre. Je n'ai de ma vie rien

vu d'aussi charmant que ce jeune homme. Il n'est pas de femme qui ne desirât lui ressembler quant à la figure. Il est d'une grande vivacité, trop ardent pour l'exécution de ses desseins; mais il pallie ces legers défauts par une extrême bonté; un penchant naturel à la bienfaisance, & une confiance sans réserve avec les gens qu'il croit vertueux. M. Smitt joint à une figure agréable les manières les plus douces & les plus polies, un esprit cultivé, des connoissances étendues. Il n'est pas possible de résister au penchant qui vous entraîne vers cet homme estimable: il a formé le cœur & l'esprit de son jeune pupille. Voilà qui suffit à l'éloge de l'un & de l'autre. M. Notruot est leur Banquier & leur ami.

Sir Edward veut que je ſois de toutes ſes parties de plaiſir. Peu fait pour ces brillants divertiſſements, je l'avois prié de m'en diſpenſer ; mais M. Smitt l'a deſiré. Pouvois-je réſiſter ? Avec la permiſſion de M. Notruot, j'ai été pluſieurs fois aux ſpectacles. M. Smitt, qui ſe met toujours entre Sir Edward & moi, m'inſtruit avec bonté des choſes que mon peu d'uſage du monde me permet d'ignorer. Que j'envie le ſort de Milord Roland ! Il eſt ſans ceſſe à portée d'admirer les vertus de ſon aimable Gouverneur : avec un tel modèle, il eſt impoſſible de n'être pas le meilleur des hommes. Ce qui vous reſſemble, mon cher & reſpectable ami, m'inſpire des ſentiments tendres, & M. Smitt penſe & agit

comme vous. Je ne cesserai jamais de faire des vœux pour votre bonheur; il est plus essentiel à mon existence que le reste des biens de la terre.

JOHNES.

De Paris ce.... 17....

LETTRE XXXIII.

De MILADI LINDSEY à MILADI BEAUMONT, à Edimbourg.

VOUS vous plaignez de mon silence, ma chère Sara; vous savez que je me porte bien, que ma couche a été heureuse; & vous auriez été flattée d'apprendre ces agréables nouvelles par moi-même. Vos reproches me prouvent votre amitié;

mais je suis fâchée de les avoir mérités. Cependant, chère sœur, je suis bien excusable. Hélas ! si mon corps est en santé, il n'en est pas de même de mon esprit ; & le cœur..... Oh ! celui-là est bien malade. Votre frère me trahit, il en aime une autre ; les hommes sont donc bien cruels de faire de sang-froid le malheur de celles qui les aiment. J'ai lu les tendres protestations d'amour que Milord fait à celle qu'il me préfere, sans que je puisse concevoir comment cette lettre a pu se trouver dans le porte-feuille de mes dessins.

Il y a plusieurs jours, nous avions, chez mon Oncle (avec qui nous sommes rapatriés, comme Charles a dû vous l'apprendre); nous avions, dis-je, à dîner Milord Flower, Miss

Arabelle & Miſs Betſy, Milady Stenay, le Lord Stenay ſon fils, Sir Benter & la vieille Miſs Loventt. Après le dîner, on a deſiré voir quelques deſſins que je venois de finir. Miſs Arabelle & le Lord Stenay ſe ſont mis à les examiner. Je m'étois retirée dans un coin pour allaiter ma fille. Après cette douce occupation, je me ſuis rapprochée de la table. J'ai remis mes deſſins dans le porte-feuille, que j'ai ſerré dans ma chiffonnière. Le lendemain matin j'ai voulu deſſiner une fleur qui m'avoit parue extraordinaire. Je trouve parmi mes papiers une lettre; je reconnois l'écriture de Milord, je l'ouvre, elle n'avoit point été cachetée. Le mot de Miſs me fait voir qu'elle n'étoit pas pour moi, je regarde

l'adreſſe : que devins-je ? Elle étoit pour Miſs Henriette Smitt : liſez-là, je vous l'envoie, & jugez l'effet qu'elle a dû produire ſur mon tendre cœur.

Voilà donc le ſujet de ſa mélancolie ? Chaque mot eſt une expreſſion dictée par un ardent amour. Ma chère Sara, je ne ſuis née que pour ſouffrir. A préſent que je ſuis inſtruite, je m'étonne de n'avoir pas deviné mon malheur. En réfléchiſſant ſur le paſſé j'y lis la confirmation de mes peines. Milord ſe plaint des rigueurs de Miſs Henriette, mais il eſt ſûrement aimé. Hélas ! J'admirois de ſi bonne-foi, en préſence de l'infidèle, les charmes de cette enfant. Je lui fourniſſois ſans ceſſe des armes contre moi Je veux....

Je dois.... Oui, il ignorera que je ſais qu'il me trompe. Peut-être ma tendreſſe le ramenera : il aura pitié d'une femme qui l'adore. Depuis que cette fatale lettre m'eſt tombée entre les mains, j'ai été à Chelſea ; je n'avois point vûe Miſtreſs Smitt depuis que j'avois quitté ſa maiſon : Miſs Arabelle & ma chère Betſy étoient de la partie. A notre arrivée la Servante nous dit que Madame Smitt étoit ſortie, mais que ſa fille étoit dans le jardin avec du monde. Allons donc au jardin, dit Miſs Arabelle, & me prenant par-deſſous le bras elle me conduiſit aſſez vîte à un petit berceau. Il eſt placé de façon que l'on ne voit ce qui s'y paſſe que lorſque l'on y entre ; nous parvenons enfin à l'en-

trée. Miſs Henriette étoit aſſiſe ſur un banc de gazon les yeux baiſſés, & mon époux étoit à ſes genoux, preſſant dans ſes mains celles de la jeune perſonne. A cette vue je ne pûs retenir un cri. Milord ſe lève avec précipitation, Miſs Henriette en veut faire autant ; mais elle retombe ſur ſon ſiége. — Qu'eſt-ce donc que tout ceci, s'écrie Miſs Arabelle ? Retirons-nous, Miladi, nous ſommes de trop ici. — Vous vous trompez, Miſs, repliqua Milord, qui s'étoit un peu raſſuré. J'étois aux genoux de Miſs Henriette pour tâcher de la décider à venir à Londres tenir compagnie à Miladi.... — Que je vous ſais gré, mon cher, ai-je repris tout de ſuite, de vos attentions ; mon aimable Henriette, avez-vous cédé

aux instances de mon époux? Aurons-nous le plaisir de vous avoir? — Miladi est trop bonne, a-t-elle répondu en bégayant...... C'est à ma mère à décider. C'est la réponse que je faisois à Milord lorsque vous êtes arrivée.

Sur le champ Miss Arabelle s'est jettée à son cou. — Ma chère Henriette, il faut venir à Londres, je vous logerai. L'Hôtel de Milord Flower est plus grand que celui du Comte de Mervoir. Il me sera bien agréable de vous voir sans cesse: Mistress Smitt sera de la partie. — Je suis bien sensible aux invitations de Miss, mais je doute que ma mère puisse les accepter. — C'est ce que nous verrons à son retour, a repris Miss Arabelle; en l'attendant faisons un tour; nous avons suivi son avis.

Jugez si je devois être tranquille. Les efforts que je faisois pour cacher ma peine me causoient de véritables tortures..... L'arrivée de Mistress Smitt a mis fin aux plaisanteries de Miss Arabelle, qui ayant toujours tenu mon bras, me disoit à l'oreille : — Croyez-vous, Miladi, que votre époux ne se tire pas adroitement d'un pas glissant ? Et mille autres propos semblables. Mistress vint m'embrasser, on lui proposa ce qu'on avoit projetté. Elle ne voulût pas accepter. Je fis ma visite courte ; en remontant en carosse, Milord me dit : ma chère, vous avez une place vuide, voulez-vous que je l'occupe. — Très-volontiers, Milord ; & nous sommes revenus à Londres. Après avoir descendu les deux Miss

Flower dans Grosvenor Square, je me suis trouvée seule avec l'ingrat. Que de caresses ne m'a-t-il pas faites? C'est la première fois que je les ai reçues avec quelque peine : l'idée que je ne les devois plus à l'amour me rendoit triste. Arrivés à l'Hôtel, j'ai passé dans mon cabinet. Ma Bonne y étoit tenant dans les bras ma fille à qui je m'empressai de donner le sein. Cette excellente femme s'est apperçue du trouble de mon ame : je n'ai pas hésité à lui confier mes nouvelles peines, ses consolations m'ont un peu calmée. Voilà plusieurs jours d'écoulés sans que Milord se soit éloigné de moi : peut-être reconnoît-il sa faute ? Avec quel plaisir mon cœur lui pardonneroit s'il revenoit à lui.

L'on vous a donc ſuſcité un procès pour votre ſucceſſion : votre cauſe étant juſte je n'en crains pas la ſuite ; mais je m'afflige ſenſiblement des obſtacles qui ſe renouvellent ſans ceſſe pour empêcher votre retour. Adieu, ma très-chère Sara, mon amitié n'aura point de terme.

CHARLOTTE LINDSEY.

De Londres, ce.... 17...

LETTRE XXXIV.

De Milord LINDSEY à Miſs HENRIETTE SMITT, incluſe dans la précédente, à Chelſea.

VOS rigueurs me donneront la mort. Je vous aime, adorable Miſs ; mais mon amour eſt pur comme

votre ame. Ne me fuyez plus, je ne suis point un homme affreux; je n'ai pas des vues qui puissent vous faire rougir. Je ne demande que le bonheur de vous voir; je consens même à ne vous jamais parler de ma vive tendresse, que mon respect égale. J'ai eû tort, sans doute, non de vous adorer, c'est le sort de tous ceux qui vous voient; mais d'oser vous en faire l'aveu; pour expier ma faute, je me condamne au plus austère silence. Je l'imposerai même à mes yeux; mais, divine Henriette, souffrez qu'ils puissent encore se fixer sur votre charmante personne. Vous me parlez toujours des nœuds qui me lient à la plus aimable des femmes: voyez quel est mon sort; tout en vous adorant, je

ne puis m'empêcher de l'aimer, de la révérer; mes desirs ne sont pas contraires à votre vertu; je ne demande, en échange de l'amour le plus tendre qui fut jamais, que la plus petite part dans votre amitié: si vous continuez de vous cacher à ma vue, je m'abandonnerai à la violence de mon désespoir.... Je me sens capable de tout.... Ne prenez pas mes plaintes pour des menaces; je prie.... Et j'implore vos bontés. Que je vous voie, Miss? Au nom de Dieu! ne me privez pas de votre présence: je n'abuserai pas de votre permission: mes visites ne seront pas fréquentes. Attaché autant que vous-même à votre réputation, je ne l'exposerai pas à la censure du public: je n'ose demander une ré-

ponse à cette lettre; j'irai à Chelsea : si je ne puis vous voir, il faudra donc mourir.

CHARLES LINDSEY.

Piccadilly, ce.... 17...

LETTRE XXXV.

De Miss ARABELLE FLOWER, à Miss AMÉLIE GROW, à Small Hill.

VOTRE lettre est assez froide, ma chère Amélie, & je n'ajoute pas foi à vos assurances d'amitié. Le papier reçoit tout ce qu'on lui confie, & c'est à celui qui lit, à avoir plus ou moins de pénétration. Je crois que vous ne m'aimez guères : & je dis tantpis pour vous, ma chère, car

je vous aimois aſſez. Cependant, comme j'ai beſoin d'une confidente, & que vous pouvez m'en ſervir, je continuerai toujours notre correſpondance. Au reſte, ma propoſition ne ſauroit vous déplaire. Enterrée dans le coin de la terre le plus triſte, vous lirez mes lettres par forme de récréation.

Je triomphe, Miſs, je ſuis au comble de la joie, j'ai mis la zizanie dans le ménage. Ne l'avois-je pas deviné? Milord eſt déja las de ſa femme; ces bégueules ne plaiſent qu'un temps (entre nous, ma chère, vous le devenez affreuſement): le volage Charles a rendu les armes à une certaine Henriette Smitt, fille de leur hôteſſe de Chelſea. Cela ne peut pas être grand choſe; mais la

petite eſt, ma foi, jolie. Pendant les premiers jours de ſa convaleſcence, Milady Lindſey m'avoit prié de voir à Chelſea cette Miſtreſs Smitt & ſa fille, qui ont fait vœu de ne pas quitter leur trou juſqu'au retour de M. Smitt, qui voyage en France avec un jeune homme dont il eſt Gouverneur. Milord m'a ſervi d'écuyer dans ma viſite: Betſy nous accompagnoit. Il ne me fut pas difficile de deviner que Milord étoit amoureux de la petite fille. Je ſuis encore à ſavoir s'il en eſt aimé; mais, comme cela m'eſt à peu près égal, je ne me fatigue pas à faire cette découverte. L'eſpoir de réuſſir à brouiller le mari avec la femme m'a engagée à faire à ces deux femmes beaucoup d'amitié: j'avois fait différents voyages à Chelſea ſans

en être plus avancée. Un jour j'y fus assez matin; le hasard cette fois me servit fort bien; Madame Smitt s'étoit retirée dans son cabinet dont l'entrée étoit défendue. On nous dit qu'Henriette étoit au jardin; Betsy reste dans la salle pour étudier une chanson qu'elle venoit de trouver sur le clavecin, & moi je m'achemine vers le jardin. Je rencontre le valet de chambre de Milord. Mon aspect l'embarrasse; je lui fais une question simple; il y répond gauchement. Avançons, dis-je en moi-même, il y a ici du mystère: je marche avec précaution. J'apperçois Henriette qui, le dos tourné, lisoit une lettre; je m'approche, elle m'entend, se retourne, croit mettre la lettre dans sa poche, & vient à moi. Je

vois tomber cette bienheureuſe lettre. Je conduis la belle à ma ſœur en la priant de lui montrer une chanſon : je ſuppoſe un beſoin, je ſors, me voilà au jardin ; & bientôt en poſſeſſion d'un chef-d'œuvre de galanterie. Milord exprime aſſez bien ſes tendres ſentiments. J'ai fait enſorte que Milady puiſſe comparer cette déclaration avec celle que ſon cher époux lui fit autrefois. Le papier a été adroitement mis parmi les deſſins de Charlotte. La lettre diſoit beaucoup, mais ne diſoit point aſſez. Pour la convaincre de l'infidélité de ſon cher époux, il lui falloit encore d'autres preuves : je les lui ai fournies ; quelques jours après la lettre envoyée, Milord s'eſt rendu lui-même chez ſa belle. Inſtruite de tou-

tes ſes démarches, j'ai ſu à la minute qu'il prenoit le chemin de Chelſea. Sur le champ j'ai dépêché Molly (un mot ſuffit avec de certains domeſtiques); faites enſorte, lui ai-je dit, que Miſtreſs Smitt quitte ſa maiſon pour quelques heures : à votre retour je vous donne cinq guinées. Je me rends alors chez Milady Lindſey, je l'engage à aller faire une viſite à Chelſea : nous partons, Molly avoit fait merveille : Madame Smitt étoit abſente, & Henriette étoit au jardin. Encore un bienfait du ſort. Nous trouvons Milord à ſes genoux; vous concevez la ſtupéfaction des acteurs. Elle ne peut être comparée qu'à ma joie : Milady a voulu perſuader qu'elle croyoit une miſérable excuſe que Charles lui a alléguée;

mais le coup étoit porté. Miſtreſs eſt arrivée, & peu de temps après, nous avons repris le chemin de la Ville. Quelle triſte figure faiſoient les deux époux? Ils ſont reſtés enſemble, & je jurerois bien qu'il n'y a point eu d'explication. Milady mourra de chagrin, mais elle ne proférera pas un reproche. La révolution a été forte, elle nourrit ſa fille; ce coup peut être déciſif: elle ſe porte aſſez mal depuis cette rencontre. Cette orgueilleuſe créature ne pourra jamais ſupporter l'idée de l'infidélité de ſon bien-aimé. Je vous dis qu'elle en mourra; il eſt bien permis de déſirer la mort de ſon ennemie. J'ai voulu ſavoir de quel moyen Molly s'étoit ſervi pour attirer Madame Smitt hors de chez elle. — « A peine arrivée

» à Chelſea, m'a-t-elle dit, je me
» ſuis rendue dans une boutique à
» cinquante pas de ſa maiſon : en
» achetant un mouchoir de ſoie, j'ai
» feint un évanouiſſement ; on s'eſt
» empreſſé de me procurer du ſou-
» lagement : enfin, j'ai ouvert les
» yeux, mais ma foibleſſe étoit ſi
» grande, qu'il ne m'a pas été poſſi-
» ble de me rendre chez Miſtreſs
» Smitt, où j'étois envoyée par ma
» mère. J'ai ſupplié les bonnes gens
» chez qui je me trouvois d'engager
» cette Dame reſpectable à ſe don-
» ner la peine de venir ; la ſervante
» me l'a amenée. Je lui ai fait un
» conte qui n'avoit pas trop le ſens
» commun ; cependant il a eu le plus
» grand ſuccès. — Je ne connois pas
» votre mère, m'a-t-elle dit ; mais

» il suffit qu'elle soit dans la peine
» pour m'intéresser. Elle se réclame
» de moi, je ne tromperai pas son
» attente, voilà quatre guinées ; laissez-moi votre adresse. Je vous enverrai de temps en temps quelques
» secours. Comme je la tenois depuis
» près de trois heures, je l'ai laissée aller. Je me sentois mieux, j'ai fait de
» grands remercîments au Marchand,
» & me voilà. Les quatre guinées de
» la Dame & les cinq que Miss a eu
» la bonté de me promettre en font
» bien neuf, je pourrai acheter une
» robe semblable à celle de la Bonne
» de Milady Lindsey. Elle ne sera plus
» si fière avec moi. Ici finit l'histoire
» de Molly & la lettre de votre

ARABELLE FLOWER.

Grosvenor Square, ce.... 17...

LETTRE

LETTRE XXXVI.

De JONNES *au Ministre* EDIMG, *à Spring Garden.*

BONHEUR inattendu ! Par quel enchaînement étrange le Ciel nous conduit au but desiré ? Mon ami, mon protecteur, partagez ma joie; elle est bien légitime. J'ai retrouvé le bien le plus précieux...... Un père ! source intarissable de félicités ! Dieu bienfaisant, reçois mon hommage & mes remercîments ! Que ne te dois-je pas? Je pourrai verser mes peines & mes plaisirs dans le sein paternel.

Ce que je vous ai mandé de M. Smitt n'approche pas de la véri-

té...... C'eſt lui...... C'eſt dans mon ami que je retrouve mon père. Inſtant précieux à mon ſouvenir. J'ai recueilli les regrets que lui cauſoit ma perte. Ce n'eſt pas tout ; j'ai auſſi une mère. Combien ils ont pleuré ſur mon ſort ; ils me croyoient malheureux. Ah ! comme je me ſuis hâté de le déſabuſer ! Au récit de tout ce que je vous dois, il a verſé des larmes. Homme unique, s'eſt-il écrié ! Tu habiteras-là éternellement (en montrant ſon cœur.) Mon fils élevé, chéri par toi ! Que d'obligations ! & que ne puis-je lui témoigner ma reconnoiſſance ! — Mon cher Johnes, me diſoit-il en me preſſant entre ſes bras, « il faut que » je me juſtifie de l'eſpèce d'oubli » où je t'ai laiſſé. Il ne m'a pas été

» possible de savoir ce que tu étois
» devenu. A six ans je fus forcé de te
» confier à un Ministre âgé qui ha-
» bitoit Grenwich. Nous étions si
» pauvres, ta mère & moi, que
» nous acceptâmes l'offre que nous
» fit ce bon homme de se charger
» de ton éducation. Hors d'état de
» t'en procurer par nous-mêmes,
» nous remerciâmes le Ciel d'un se-
» cours aussi inattendu; étant, l'un
» & l'autre, sans ressource & sans
» parents. Ta mère avoit perdu, en
» moins d'une année, son père & sa
» mère; ils avoient beaucoup mangé
» dans leur jeunesse; & pour ne
» point voir diminuer leur fortune,
» ils la placèrent toute en rente via-
» gères. A leur mort mon Eugénie
» se trouva sans biens. Devois-je

» me plaindre ? Il lui restoit des ver-
» tus. Mon père m'avoit laissé très-
» jeune chez un de ses amis, fameux
» Banquier de Londres, & il avoit
» passé aux Isles. M. Berford (c'est
» le nom de ce Banquier), quand je
» fus en âge de travailler, me mit
» dans ses bureaux. Ma place étoit
» lucrative, j'aimois votre mère, je
» l'épousai six mois après la mort de
» ses parents. Berford devint amou-
» reux de ma femme : il osa lui pro-
» poser d'être sa maîtresse ; Eugénie
» étoit trop sage pour écouter, sans
» en témoigner le plus sensible mé-
» contentement, des propositions si
» contraires à son devoir : M. Ber-
» ford, voyant qu'il ne pouvoit pas
» la séduire, me fit une mauvaise
» querelle, & je fus forcé de quit-

» ter sa maison. Ta mère te nourrissoit alors : je lui louai un appartement simple, & moi je fus employé aux Archives d'un grand Seigneur. Je gagnois assez pour procurer à ma chère Eugénie une partie de ses besoins; elle-même brodoit des vestes : son gain servoit à notre entretien. Pendant cinq années nous vécûmes de cette sorte, assez tranquillement. Alors je tombai dangereusement malade; notre sort devint pitoyable. A la veille de périr tous les trois de misère, j'écrivis à un Gentilhomme que j'avois connu chez M. Berford; je lui demandai quelques secours, il vint lui-même m'apporter sa bourse : il étoit accompagné d'un Monsieur que je

» crus ſon ami & qui continua de
» nous voir ſouvent, ſous prétexte
» de me faire avoir une place. C'étoit
» le Chevalier Weſper. Un jour que
» j'avois été avec toi faire un tour au
» Parc Saint-James, je trouvai, en
» rentrant, mon Eugénie en larmes.
» Sur le champ elle me ſollicita vi-
» vement de quitter un pays qui
» nous étoit ſi funeſte. — Le Che-
» valier Weſper, pourſuivit-elle,
» eſt un monſtre qui a voulu abuſer
» de notre état; c'eſt le plus méchant
» de tous les hommes. Il a oſé em-
» ployer la violence pour ſatisfaire
» la paſſion que je lui ai inſpirée
» (il nous reſtoit peu d'argent):
» pourquoi, me dit ma femme, n'al-
» lons-nous pas aux Iſles ? Si ton
» père eſt mort, nous vivrons comme

» il a vécu. S'il vit, nous aurons un » appui. J'applaudis à son courage, » & nous fixâmes le jour de notre » embarquement. Tu devois être du » voyage. La veille de notre départ » nous fûmes ensemble faire nos » adieux à une vieille fille notre » voisine, la seule amie de ma fem- » me. Nous trouvâmes chez elle le » Ministre de Grenwich, tu étois » avec nous. — Cet enfant est trop » jeune, nous dit ce bon Ministre, » (tu n'avois que cinq ans) pour » faire un voyage aussi long & aussi » pénible; confiez-le-moi, je vous » promets de l'élever comme s'il » étoit mon fils : ta mère ne vouloit » pas y consentir d'abord. Cependant » elle céda à nos prières. Nous te » laissâmes cet anneau, que je viens

» de reconnoître, après avoir fait
» graver en dedans les première let-
» tres de nos noms. Le ſigne remar-
» quable que tu as ſous l'œil droit
» ne me laiſſe aucun doute. Nous
» partîmes en verſant ſur toi des
» larmes de tendreſſe & de regret
» de ne pouvoir t'emmener : notre
» voyage fut long & dangereux. Arri-
» vés en Amérique, nous apprîmes
» que mon père en étoit parti un an
» auparavant, & qu'il avoit emporté
» de grandes richeſſes; mais que l'on
» n'avoit eû aucune nouvelle du
» vaiſſeau qui l'avoit conduit en
» Angleterre; on ſoupçonnoit qu'il
» pouvoit avoir péri. Juge quelle a
» dû être notre conſternation en
» apprenant ces accablantes nou-
» velles? Ma chère Eugénie tomba

» malade. Pendant ſa convaleſcence,
» je me liai avec un particulier riche ;
» il m'aſſocia à quelques-unes de ſes
» opérations. Nous avions fait écrire
» pour ſçavoir ſi mon père étoit
» arrivé à bon port ; mais il ne fut
» pas poſſible d'en rien découvrir.
» Mon Eugénie me donna une fille
» dans la première année de notre
» ſéjour en Amérique. L'eſpoir d'y
» amaſſer un peu de bien néceſſaire
» à l'accroiſſement de ma famille me
» décida à y reſter : j'avois reçu
» exactement des lettres du Miniſtre
» de Grenwich, il m'apprenoit qu'il
» avoit trouvé en toi le germe de
» toutes les vertus, & qu'il n'avoit
» que la légère peine de les dévelop-
» per. Bientôt nous ceſſâmes d'en
» recevoir, & nos lettres reſtoient

» ſans réponſe. Le chagrin gagnoit
» viſiblement ta mère, & je parta-
» geois trop ſes peines pour ne pas
» tâcher de les faire ceſſer. Ma for-
» tune, ſans être conſidérable, pou-
» voit nous mettre à l'abri du beſoin:
» nous prîmes donc la réſolution de
» revenir en Angleterre. A peine y
» fûmes-nous arrivés que je fis tou-
» tes les perquiſitions néceſſaires
» pour te découvrir; elles furent
» inutiles. Le Miniſtre chez qui je
» t'avois laiſſé étoit mort, & ſon
» ſucceſſeur ne ſçavoit rien de ce
» que je lui demandois, n'ayant vu
» ni le défunt ni toi. La vieille fille
» chez qui nous en avions fait la
» connoiſſance étoit morte avant
» lui. Il me fallut rendre ces triſtes
» nouvelles à ma femme. Elle en fut

» au désespoir. Londres & ses plaisirs
» lui causoient plus d'ennui que de
» dissipations : enfin, je lui louai aux
» environs de cette Ville une jolie
» maison. C'est-là que nous avons vû
» ta sœur croître sous nos yeux. Si
» quelque chose avoit pû nous con-
» soler de ta perte, l'aimable enfant
» y auroit réussi. Tout en partageant
» notre chagrin, elle sçavoit l'adou-
» cir. Plusieurs années se sont écou-
» lées, & nous nous serions crus
» heureux, si ton souvenir avoit pû
» s'effacer de nos cœurs. De tems en
» tems je trouvois ma chère Eugé-
» nie baignée dans ses larmes. Infor-
» tuné Johnes, disoit-elle, que fais-
» tu? Où es-tu? Sans parens, sans
» amis; ah, mon époux! l'avons-
» nous donc perdu pour toujours?

» J'avois été à portée de voir le
» Duc Roland. Ce Seigneur prit pour
» moi l'amitié d'un frère. Enfin, il
» exigea que je consentisse à accom-
» pagner son fils unique dans ses
» voyages; je n'ai pû résister à ses
» instantes prières. Nous partîmes,
» je ne fûs pas long-tems à con-
» noître le caractère de mon jeune
» ami; & depuis plus de trois ans que
» nous sommes ensemble, je n'ai qu'à
» me féliciter d'avoir cedé aux desirs
» du Duc. Je dois d'autant plus m'en
» applaudir, que par ce moyen je suis
» parvenu à retrouver un bien que
» j'aurois regretté toute ma vie. Que
» je vais causer de joie à mon Eugé-
» nie? Mon père, me suis-je écrié? »
Permettez que je lui annonce moi-même cette nouvelle. — Non, mon

fils; je dois m'oppofer à ces tranfports, que je fuis cependant loin de blâmer; mais j'avois, avant de te connoître, des vues pour ton bonheur. Crois-tu que je doive avoir changé de fentimens? Je connois particulièrement le Seigneur qui vient d'être nommé à l'Ambaffade d'Angleterre; il m'a chargé de lui chercher un fujet qui pût l'accompagner à titre d'ami, & fur-tout avec qui il put fe lier avant fon départ, qui eft encore éloigné. J'ai fongé à toi. Demain matin nous irons chez lui, j'ofe efpérer, mon cher fils, que cet arrangement aura ton approbation. — Ah, mon père! je fais vœu de n'avoir jamais d'autres volontés que les vôtres.

A préfent, mon ami, croyez-vous

que je ne ſois pas le plus heureux des hommes.... Ne m'eſt-il pas permis d'eſpérer? Mon père n'eſt pas riche.... Mais il jouit de l'eſtime des honnêtes gens: je puis prétendre à Miſs Grow?.... Le voilà échappé ce nom qui eſt gravé dans mon cœur en lettres de feu. Il eſt toujours ſur mes lèvres, & je ne le prononce qu'en tremblant. Adieu, mon ami, mon bienfaiteur. N'oubliez pas celui qui vous doit tant d'amitié & de reconnoiſſance.

JOHNES SMITT.

De Paris, ce.... 17...



LETTRE XXXVII.

De MILADI LINDSEY à MILADI BEAUMONT, à Édimbourg.

TOUT est ici dans la plus grande consternation. Quel événement affreux ! O, ma chère Sara ! sur qui faut-il compter désormais ? Votre frère, mon époux, celui pour qui je donnerois ma vie, est un monstre: il porte la désolation dans le sein d'une famille respectable ; il se joue des nœuds sacrés qui le lient à moi. Il commet enfin une action horrible ; il a enlevé Miss Henriette Smitt ; sa pauvre mère est chez moi ; elle jette les hauts cris, elle tombe à mes pieds. — Pour l'amour de Dieu, Miladi,

faites-moi rendre ma fille! Ma chère Henriette m'eſt ravie : je n'ai plus qu'à mourir.—Chère Madame, je ſuis auſſi affligée que vous-même : je mêle mes larmes aux ſiennes, & rien ne nous conſole. Non, grand Dieu, je ne murmurerai pas contre tes décrets, mais donne-moi la force & le courage de ſupporter l'étendue de mes maux. Quel eſt donc ſon deſſein, ou plutôt le leur ? Car la petite eſt d'intelligence. Voici, ma chère, le détail de cette cruelle avantûre. J'avois, comme je vous l'ai mandé, plus que des ſoupçons ſur l'infidélité de mon volage époux ; cependant il ſe conduiſoit de façon à ne mériter aucun reproche depuis le jour où je l'avois trouvé aux genoux d'Henriette. Il eſt vrai qu'il étoit d'une triſteſſe qui

me désoloit; un matin il vint me trouver au berceau de ma fille. Ma chère Charlotte, me dit-il avec tendresse, je ne puis vivre plus longtemps séparé de mon père. Si vous y consentez, j'irai le trouver, & je tâcherai de le décider à revenir à Londres avec moi. — Vos desirs, Milord, sont des ordres pour moi. Je ne puis désapprouver un projet qui me rend seule malheureuse. Votre absence me sera extrêmement sensible: il reprit avec précipitation; croyez, ma chère ame, que je partagerai la peine que vous pourrez éprouver. Mon père est l'unique personne pour qui je consens à faire un pareil sacrifice. —Votre départ est-il éloigné, lui dis-je doucement? Ma question l'embarrassa un peu; ce-

pendant il répondit assez vîte.....? Mais dans quelques jours. — Et votre absence combien durera-t-elle ? — Le temps que vous m'indiquerez. — Moi, Milord ; ah ! ne me consultez pas, si j'osois...... Si vous suiviez...... C'est à vous à le fixer. — Eh bien donc, ma chère, quelques mois ! — Quelques mois, me suis-je écriée ! — Je veux dire un ou deux.

Nous fûmes interrompus par mon Oncle, & peu d'instants après Miss Arabelle entra. Je viens, dit-elle, vous demander à déjeûner........ Mais comme vous voilà triste ! Peut-on s'adorer & n'être pas toujours dans la joie. Je lui racontai le départ prochain de Milord : cette fille ne m'a jamais parue avoir si bon cœur,

elle prit part bien sincèrement à mes tourments : le départ fut enfin fixé au Dimanche : nous étions au Mercredi ; le Samedi, à l'heure du thé, Milord ne paroît pas, le soir arrive, dix heures, minuit ; mon inquiétude étoit au comble, je fais courir tous mes Domestiques ; il n'en manquoit aucun, excepté le valet-de-chambre de mon époux. Je crus alors qu'il avoit voulu m'épargner la douleur des adieux. Mais à six heures du matin on frappe à la porte ; un de mes gens y court, il rapporte un billet qu'un inconnu venoit de lui remettre : il étoit pour Milord. Je n'ose d'abord l'ouvrir : à huit heures je n'y puis plus tenir, je décachete le papier & je lis : « Vos » ordres sont remplis, Milord. Au » reçu de ce billet vous pouvez par-

» tir ; en arrivant dans la maiſon in-
» diquée vous y trouverez Miſs Hen-
» riette. Elle a conſenti que la fille
» que vous aviez choiſie ſe plaçât à
» côté d'elle, & votre valet-de cham-
» bre courre devant la chaiſe. Dans
» cinq ou ſix heures, ils doivent être
» arrivés. Voilà mon rôle rempli :
» J'aſſure Milord de mon reſpect, &
» lui ſouhaite les plaiſirs qu'il mérite
» & qu'il doit attendre ». Je me trouvai mal à la lecture de ce billet ; mon Oncle accourut aux cris des Domeſtiques ; le papier étoit tombé par terre, il le ramaſſe, & après l'avoir lu il entra dans des fureurs terribles. Je revenois à peine de mon évanouiſſement, que Madame Smitt entra. M. le Comte, Milady ; prenez pitié de moi ; Henriette m'eſt enle-

vée, & je ne ſais par qui: mon Oncle auſſi-tôt lui préſente la lettre, la force me manque pour la ſaiſir, & l'empêcher de la lire. L'infortunée tombe dans une foibleſſe effrayante, je la croyois morte; cependant on parvint à la rendre à la vie; mais ce fut pour déplorer la perte qu'elle venoit de faire, & recommencer ſes gémiſſements; lorſque je l'ai vue moins agitée, & que j'étois moi-même un peu plus calme, je l'ai prié de m'expliquer comment Henriette avoit pu s'échapper ſans qu'elle le vit. « Hélas! ma chère Lady, je ne le » ſais pas plus que vous: il étoit au » plus ſix heures du ſoir, lorſqu'une » fille, qui étoit déja venue une fois » me demander quelques ſecours, » arriva chez moi toute en eau. Pour

» l'amour de Dieu s'écria-t-elle, en » entrant, Miſtreſs, ne refuſez pas » de venir voir ma pauvre mère qui » ſe meurt : elle vous demande avec » les plus vives inſtances. Cours, » mon enfant, m'a-t-elle dit, obtiens » de Madame Smitt que je la voye » avant d'expirer ; ſa préſence m'eſt » abſolument néceſſaire. Cette fille » embraſſoit mes genoux, me preſ- » ſoit les mains : allons, lui dis-je, » ma chère enfant, volons à ſon ſe- » cours. Je pars en recommandant à » Honora, ma Servante, de ne pas » ſortir avant mon retour ; je donne » un baiſer à mon Henriette, & je » prends le chemin de Londres. » Avant de ſortir de Chelſea, nous » rencontrons une voiture vuide, » nous y montons, & la fille indique

» au Cocher où il faut qu'il nous mè-
» ne. Nous arrêtons dans la Cité chez
» une Marchande de médiocre appa-
» rence. Ma conductrice me prend la
» main & me fait entrer dans une
» chambre mal-propre & peu éclai-
» rée : j'apperçois dans un lit une
» femme qui me tend les bras ; mille
» graces, Madame Smitt, de votre
» bonne visite. —Cette femme, dis-
» je à sa fille, n'est point aussi mal que
» vous la faisiez ; sa voix est assurée &
» même assez forte. — C'est apparem-
» ment la joie de vous voir. —Oui,
» sans doute, c'est cela, répond la mala-
» de ; alors elle me prie de m'appro-
» cher : on me présente une chaise, &
» voilà cette malheureuse qui me fait
» une histoire qui me parut alors un
» tissu de malheurs. Je vois bien, à

» présent, que c'étoit un jeu pour
» m'éloigner de chez moi : au bout de
» deux heures je quittai cette maison
» après avoir consolé & remis quel-
» qu'argent à ces femmes; en arrivant
» chez moi je ne trouve ni Honora
» ni ma fille, je crus qu'elles avoient
» profité de mon absence pour aller
» se promener dans le Village. Voilà
» la première fois, me disois-je,
» qu'Henriette m'a désobéi. Enfin,
» Miladi, j'ai passé la nuit à les cher-
» cher & à les attendre; au point du
» jour, soupçonnant de la fourberie
» dans l'avanture de la veille, je me
» suis rendue dans la Cité. Le Mar-
» chand m'a dit qu'il ne connoissoit
» point les personnes qui avoient lo-
» gé chez lui, qu'il ignoroit même
» qu'il y eût une femme de malade,
qu'il

» qu'il en étoit venu deux pour louer
» sa chambre; qu'elles avoient donné
» la première semaine d'avance; que
» ces deux personnes se ressembloient
» & paroissoient être les deux sœurs;
» que quelques minutes après mon
» départ elles étoient sorties, en disant
» qu'elles ne reviendroient que le
» lendemain. En faisant le lit, on a
» trouvé dessus un billet par lequel
» elles mandoient qu'on pouvoit
» faire usage de la chambre, parce
» qu'elles ne reviendroient pas. Je
» me suis fait conduire ici. Jugez,
» ma chère Lady, de mon désespoir
» en apprenant que votre époux est
» l'auteur de l'enlèvement de ma
» fille ».

Concevez-vous, en effet, ma chère Sara, comment votre frère a pu se

décider à exécuter un projet aussi criminel? Malheureuse inclination! Elle a totalement changé le cœur de mon époux. Combien il est essentiel à notre bonheur & à celui des autres de ne point se laisser maitriser par des passions tyranniques! Je suis dans une inquiétude mortelle. Je verse des larmes de sang. Ma Bonne est au désespoir; elle s'accuse d'être la cause de mes peines. Sans moi, sans mes conseils, me dit cette femme sensible, vous n'éprouveriez pas ce nouveau sujet de douleur. J'ai sollicité votre union avec le plus aimable de tous les hommes: pouvois-je prévoir qu'il seroit un jour le plus perfide? Vous me plaignez sûrement, ma tendre amie, vous me trouvez digne de compassion, si jeune encore; & mal-

heureuſe pour toute ma vie. Le bonheur a paſſé devant moi comme une fumée légère. En ſi peu de temps, combien d'événements affreux! La mort d'une mère ſi tendrement chérie; voilà, ma Sara, l'époque de tous mes maux, & l'infidélité de mon époux y met le comble. Ma fille me ſourit & ſemble vouloir me conſoler: heureux âge! âge de l'inſenſibilité! Elle ne ſent pas, hélas! combien eſt terrible la perte qu'elle vient de faire C'eſt pour moi ſeule que le poids de l'infortune eſt accablant. Si Charles écrit à votre époux, ma chère Sara, tâchez de découvrir où il a conduit ſa victime. Ne craignez pas que je veuille lui cauſer la moindre peine; non, je l'aime malgré ſon ingratitude; il devoit aller chez ſon père; je

doute qu'il ait osé s'y faire accompagner par Miss Henriette. Sa mère ne la croit pas coupable; je suis moi-même tentée de croire qu'elle n'a pas consenti..... Cependant, cette lettre..... Oh! oui, tout confirme l'intelligence. Adieu, mon amie. Je vous adresse un volume plutôt qu'une lettre. Comment dans l'état où je suis ai-je pu tant écrire?.... Il ne me reste que la force de vous dire que je vous aime.

CHARLOTTE LINDSEY.

De Londres, ce.... 17....



LETTRE XXXVIII.

Du Chevalier WESPER, *à Miſſ* ARABELLE FLOWER.

TOUT a réuſſi, Miſs, au gré de mes deſirs. La petite a bien fait quelques difficultés ; mais un mouchoir appliqué fortement ſur ſa bouche a étouffé ſes cris & rendu l'exécution de notre projet facile. Comme nous en étions convenus, Honora eſt venu m'annoncer le départ de ſa maîtreſſe : il faiſoit preſque nuit. La chaiſe étoit à la porte du jardin, dans lequel étoit Henriette. Aidée d'Honora & de mon Valet, elle a été portée dans la voiture ; la Servante à côté d'elle. Les portières étoient fermées de façon

qu'elles ne pouvoient s'ouvrir qu'en-dehors, & j'ai escorté la chaise jusqu'à Douvres, sans qu'il nous arrivât aucune rencontre fâcheuse. Le Paquebot étoit prêt, Henriette s'y est laissée conduire sans proférer une parole : elle étoit seulement fort abattue, & n'a rien voulu prendre. En débarquant à Calais, elle s'est trouvée mal. Honora dit qu'elle en a fait autant plusieurs fois dans la voiture depuis Chelsea jusqu'à Douvres. On l'a portée dans une Auberge, elle a parue étonnée de se trouver sur un lit entourée d'inconnus. Faites-moi le plaisir, m'a-t-elle dit doucement, de faire éloigner tout ce monde, à l'exception d'Honora. Je vous adresse cette prière, parce que vous me paroissez commander ici. Un signe a

ſuffi. Nous ſommes reſtés tous les trois. —Par quelle fatalité, Monſieur, cauſez-vous des peines à une jeune infortunée qui ne vous a jamais fait de mal, & qui ne vous connoît pas? Eſt-ce pour votre compte que vous me rendez malheureuſe? que vous portez la mort dans le ſein d'un père & d'une mère de qui je ſuis tendrement aimée? Ou, êtes-vous chargé de cette horrible commiſſion par des ennemis cachés? J'attends, comme une faveur, l'explication que je vous demande. Le diſcours de cette timide & aimable enfant m'avoit, par ma foi, interdit. Je ne ſçavois que répondre, un menſonge m'a tiré d'embarras. L'amour, charmante Henriette, a ſoumis mon cœur à vos charmes; il falloit vous poſſé-

der ou mourir ; j'ai choisi le premier parti.

Les desirs que la vue de ses attraits faisoit naître en moi donnoient à mes paroles un air de vérité. Dieu me damne ! Miss, si jamais j'ai rien fixé d'aussi séduisant. Un souvenir...... Une ressemblance...... Enfin, je me sentois tout de flamme, & si j'*avois* osé...... Mais, tenez, l'innocence en impose.

Au reste, ai-je continué, vous n'avez rien à redouter de ma tendresse : mes desseins sont honnêtes, je prétends vous épouser. — O, Ciel, s'est écriée la belle ! J'aimerois mieux mourir. — Que le Ciel me confonde si toutes les filles à qui je me propose pour époux ne m'ont pas toujours tenu le même langage ! Que

vous dirai-je, Miſs? Après maintes prières, qui ne m'ont pas fléchi, j'ai fini par recevoir de la bouche de la dolente Henriette l'aſſurance d'une haîne éternelle. — J'irai partout où tu me feras conduire, miſérable; mais..... quelle charmante condeſcendance, céder à la force! Ton inſolente épithète te vaudra un baiſer. C'eſt peut-être le premier que la douce enfant ait ſi mal accueilli; un ſoufflet à poing fermé m'a forcé à la retraite, & j'en ſuis quitte pour un œil poché. Tout en portant la main ſur le coup, je l'ai prié de terminer ſa phraſe. — Vous conſentiez à me ſuivre; mais....... mais n'approche jamais de moi, la mort de l'un ou de l'autre ſeroit la ſuite de ta témérité. — Eh bien!

Henriette, je vous quitte, j'attendrai vos ordres pour reparoître.

Sur mon ame, je n'eus jamais tant de douceur; j'étois surpris moi-même de ma galanterie. Après quelques heures que j'avois employées à faire partir un homme pour me préparer un appartement, je m'étois jeté sur un lit, non pas pour dormir, mais pour arranger dans ma tête comment je pourrois réussir à calmer la fureur d'Henriette & augmenter les tourments de Milady Lindsey. Ce n'est pas le tout, me disois-je, de songer à mes plaisirs; il faut aussi m'occuper de ma vengeance. Mes projets ne dérangent point les vôtres, Miss, nous sommes également offensés. Je vous sers en accablant mon rival, & les

peines que vous causez à Charlotte sont des trophées pour mon cœur. A la suite de ces réflexions, il alloit sans doute s'en présenter d'autres : Honora les a interrompues. Miss Henriette pleure, Milord, me dit-elle, en entrant. — Que veux-tu que j'y fasse ?.... — Mais, Milord, elle ne veut pas manger. — Encore ! Tantpis pour elle : la maigreur est le tombeau de la beauté, & la maigreur est la suite infaillible d'une diète déplacée. — Milord est sans pitié. Ma pauvre Maîtresse mourra de chagrin. — Honora, je donne de l'argent aux Domestiques qui me servent bien, & je chasse ceux qui sont raisonneurs : voilà dix guinées, si vous voulez vous taire : dans le cas contraire, ce Paquebot peut vous reporter d'où vous

venez. Elle a pris mon argent, & m'a promis d'être toujours dans mes intérêts. J'ai donné des ordres pour le départ, & me suis présenté pour donner la main à Henriette : elle l'a repoussée avec mépris. Tu manques déjà à ta parole, méchant; mais crois que je ne manquerai pas à la mienne. Je puis monter en carosse sans le secours de ton indigne bras, & prenant celui d'Honora, elle a sauté légèrement dans la voiture où j'ai pris place à côté d'elle. J'étois, ma foi, trop fatigué pour monter encore à cheval : quoi! s'est écriée la pauvrette, j'aurai l'affreux désagrément de voyager avec toi...... Ces mots ont été les derniers qu'elle a prononcés jusqu'à Paris. Mes questions étoient perdues; en changeant de chevaux à Amiens,

on est venu à la portière offrir des bouillons; je l'ai engagée à en prendre un : par un signe elle a accepté, & je crois qu'elle en avoit grand besoin. Car sa pâleur m'effrayoit. Le logement que mon Valet avoit arrêté à Paris dans un Hôtel garni s'est trouvé convenable ; j'ai choisi pour Henriette un appartement agréable & commode, mais qui n'avoit d'issue que par une anti-chambre où j'ai fait dresser un lit pour moi, voulant veiller moi-même à la sûreté de mon dépôt. C'est de là, Miss, que je vous rends un compte exact de mon expédition. Je me flatte que vous avez joué votre rôle avec autant de succès : il ne faut plus, pour combler mes vœux, que m'apprendre le désespoir de la fière Lady. Adieu, Miss.

Tant que vous aurez besoin de votre serviteur, vous n'aurez qu'à parler.

Le Chevalier WESPER.

De Paris, ce.... 17...

LETTRE XXXIX.

De Madame SMITT, à MILADI LINDSEY, à Londres.

VOUS avez daigné partager mes peines, aimable Miladi. Partagez aussi mon bonheur; je retrouve ma chère Henriette. Ce n'est pas tout : mon fils, cet enfant dont je vous ai parlé & dont je déplorois la perte, m'est aussi rendu. Autre événement : je rencontre dans le ravisseur de ma fille, un homme que j'ai toujours dû

détester. Je dois, Milady, vous expliquer comment tout s'est découvert. Votre époux n'est pas coupable; réjouissez-vous; mais vous avez une parente.... c'est un abominable monstre: quel caractère! Elle est née pour le malheur des autres. Et le misérable..... Pardon, Miladi, je suis comme une folle, le plaisir, l'étonnement, la fatigue.... Mon esprit est dans une agitation.... Je vais un instant me recueillir pour me rendre plus intelligible.

Mon mari ne me mandoit, comme vous savez, que ce peu de mots: « Henriette n'est pas perdue, viens la » chercher dans mes bras; pars, ma » chère Eugénie, au reçu de ma let- » tre ». — Vous avez été témoin de la promptitude de mes préparatifs:

j'ai couru jour & nuit, l'impatience d'arriver me donnoit des forces; enfin, me voilà à l'Hôtel que M. Smitt m'avoit indiqué : je vole à son appartement, il étoit avec deux jeunes-gens. Mon époux vient à moi, en me nommant sa chère femme. Un des deux Messieurs qui étoient là, s'écrie : .... ma mère.... & tombe à mes pieds. Je gagne un fauteuil, une main dans celle du jeune homme qui m'avoit nommée sa mère, & l'autre dans celle de mon époux que je fixe alors, pour lui demander la confirmation de ce que je venois d'entendre; il sourit & ne dit pas un mot. Mes yeux se tournent sur le jeune homme : je le considère, & par un mouvement que la nature seule peut indiquer, je lui tends les bras. Est-ce toi, mon

cher Johnes ? dis, eſt-ce toi ? C'eſt lui, s'écrie mon époux. Ce mot a rompu la digue ; & voilà mes larmes qui couvrent le viſage de mon fils : je pleure, je ris, je crie : quel moment ! Je le croyois perdu, je le retrouve. Vous avez pris part aux peines que j'éprouvois en penſant à lui ; ma tendreſſe ne doit pas vous étonner. Le premier délire paſſé, je jette les yeux autour de moi ; j'apperçois dans un coin l'autre jeune homme qui pleuroit de ſenſibilité. Aimable Seigneur, lui diſoit M. Smitt, combien la bonté de votre cœur remplit le mien de joie. Mon ami, dis-je tout d'un coup, je ne vois point Henriette ; m'aurois-tu trompé ? Calme-toi, me répondit-il ; viens, je vais te conduire où elle eſt. Je n'ai pas jugé à propos de la garder

chez moi : cette maison ne pouvoit pas lui convenir. Je l'ai mis au Couvent. Tu verras ce qu'il faut faire de plus convenable. Un carrosse étoit à la porte, nous y montons.

Entrés dans le Couvent, on fait descendre Henriette : elle étoit prévenue de mon arrivée. Rien de plus tendre que notre entrevue. La pauvre enfant est bien changée. O, Miladi, combien elle a souffert ! Voici ce qu'elle m'a raconté de son étrange & cruelle avanture : « c'est Miss Arabelle Flower, maman, qui a machiné tant d'abominations. Jalouse du bonheur de Milord & de Miladi Lindsey, elle a voulu les désunir, & mon enlèvement fait par un homme qui a été amoureux de Miladi, & qui en a été rejeté, lui a

» paru propre à servir sa fureur. Sa-
» chant le départ de Milord qui étoit
» allé chercher son père ; elle a ima-
» giné de faire croire que c'étoit lui
» qui en étoit l'auteur. Honora avoit
» été gagnée par une des femmes de
» Miss Arabelle qui s'étoit chargée de
» vous éloigner de la maison, pour
» laisser au ravisseur le temps de rem-
» plir ses projets. Ce fut elle qui l'a-
» vertit du moment de votre sortie. .
» .... Je vois, ma chère maman,
» combien vous êtes outrée contre
» cette fille ; mais j'ai promis de
» lui obtenir sa grace : son repentir
» est sincère, & c'est d'elle que je
» tiens tous ces détails. Elle croyoit
» agir pour mon bien ; c'est son inno-
» cence qui lui a fait commettre ses
» fautes. On lui avoit peint le Che-

» valier Wefper.... » — Comment dites-vous, Henriette.... Le Chevalier Wefper eſt celui qui vous a enlevé. —Oui, maman. —Cet homme eſt donc né.... Continuez, ma fille, vous ſaurez, Miladi, le ſujet de mon étrange exclamation. « Honora, » pourſuivit Henriette, crut que ma » fortune étoit faite; ſéduite par cette » idée, elle a donné les mains à tout; » j'étois au jardin...*... enfermée » dans un appartement, Honora ni » moi n'avions la liberté de ſortir. » Depuis deux jours j'occupois ma » triſte priſon, ſans avoir ſeulement » remarqué que j'avois des croiſées

* Madame Smitt raconte ici les détails que le Chevalier Weſper a mandé à Miſs Arabelle Flower.

» qui donnoient ſur la rue ; Honora » en ouvre une ſans intention, elle » revient à moi précipitamment, » Miſs, Miſs, venez vîte; je cours » à la fenêtre, ſans ſavoir pour- » quoi. — Conſidérez, dit-elle, les » deux Meſſieurs qui ſont vis-à-vis » de nous, ils ſont bien beaux; mais » voyez combien celui de droite reſ- » ſemble à Miſtreſs; je regarde: effec- » tivement, je fus frappée de la reſ- » ſemblance, mais en même temps » je rougis en me voyant ſaluer par » ces deux inconnus: je rentre mal- » gré l'inclination qui me portoit à » reſter à la fenêtre; le lendemain » matin je l'ouvre à mon lever, & à » l'inſtant les deux mêmes perſonnes » s'y préſentent. Un autre Monſieur » qu'ils appellent, paroît, & nous

» crions enſemble, mon père! ma
» fille! Sans un plus long délai, mon
» père vient à l'Hôtel accompagné
» des deux Meſſieurs, dont un, comme
» vous le ſavez ſûrement, eſt mon
» frère. Par l'effet du haſard, le Che-
» valier étoit ſorti, de ſorte qu'ils
» ne trouvèrent, pour parvenir juſ-
» qu'à moi, que de foibles obſtacles.
» Mon père entre dans ma chambre,
» me prend une main, mon frère
» l'autre, & nous deſcendons ſuivis
» d'Honora ſans que rien s'opposât à
» notre paſſage. Nous nous rendons
» à l'Hôtel de mon père. A peine
» avois-je commencé à lui rendre
» compte de ce qui m'étoit arrivé,
» que le Chevalier Weſper entra avec
» grand fracas. Je trouve bien har-
» di.... Qu'un père arrache ſa fille

» des mains d'un infâme raviſſeur,
» lui dis-je d'un air de mépris. Le ſot
» perſonnage diſparut à l'inſtant, &
» deux heures après, nous le vîmes
» monter en chaiſe de poſte; mais,
» dans la crainte de quelques nou-
» veaux malheurs, mon père a cru
» plus convenable de me conduire
» dans ce Couvent juſqu'à votre ar-
» rivée ».

A préſent, Miladi, apprenez que le raviſſeur de ma fille eſt préciſément l'homme qui m'a forcé, par ſon infâme conduite avec moi, à quitter l'Angleterre. Jugez quel effet ſon nom a dû produire ſur moi, & combien ſa nouvelle action a augmenté ma haine.

Je ſerai plus long-temps abſente que je ne croyois; mon époux deſire

que je perfectionne ici les talents de ma fille ; & comme il doit encore y rester quelques temps, je remplis ses volontés avec joie. J'ai pris un appartement dans les dehors du Couvent du Cherche-midi où est ma fille. Elle l'auroit quitté avec peine, malgré le peu de temps qu'il y a qu'elle l'habite. Elle y a contractée la plus tendre amitié pour une dame âgée qui habite l'intérieur du Couvent. « Maman, m'a-t-» elle dit, vous verrez mon amie, & » je suis sûre que vous vous aime-» rez. Elle a votre cœur, votre âme » & votre sensibilité ». Ma fille, Miladi, me juge d'après sa tendresse. Cette Dame, en effet, mérite les plus grands éloges ; elle paroît avoir beaucoup d'incommodités, & contre l'ordinaire, elles n'influent pas sur

ſur ſon humeur qui eſt toujours la même. Tout le monde vante ſa douceur & ſon eſprit. Il eſt bien flatteur pour moi que mon Henriette, dans un âge ſi tendre, ſache diſtinguer & rendre hommage au mérite. Adieu, Miladi. J'oſe me flatter que vous daignerez quelquefois vous entretenir avec

EUGÉNIE SMITT.

De Paris, ce... 17...



LETTRE XL.

De Miladi Lindsey, à Miladi Beaumont, dans laquelle étoit incluse la précédente, à Édimbourg.

LA lettre que je vous envoie, ma chère Sara, vous prouvera combien peu il faut s'en rapporter aux apparences. Charles n'étoit point coupable. Ah ! comme je m'en réjouis ! mais aussi combien ne dois-je pas gémir des égaremens de Miss Arabelle. Vous verrez que pour me rendre malheureuse elle, ne trouvoit rien d'impossible. Ses projets ont échoués, allez-vous dire, & elle n'en retirera que la honte de voir ses affreuses manœuvres découvertes.

Mon amie, Miſs Flower n'eſt point de ces êtres que les obſtacles rebutent : leur haine augmente avec la difficulté de ſe venger, & alors ils ſe permettent tout. Tel eſt le caractère d'Arabelle : elle a diſparue depuis le tems où elle a pû apprendre que le Chevalier Weſper avoit perdu ſa proie, ſuivie ſeulement d'une fille, ſa ſervante favorite ; celle ſans doute qui aide & conſeille ſa maitreſſe : on ignore où elles ſont allées. Milord Flower eſt véritablement affligé de cet étrange événement ; cet homme eſt bon, honnête, bienfaiſant ; mais il a trop compté ſur la ſageſſe de ſa fille. Sa confiance l'a perdue. C'eſt pour nous, ma chère Sara, une bonne leçon. Si après avoir mis dans la terre une plante précieuſe, le Jar-

dinier n'y donnoit pas ses soins, elle ne viendroit pas, ou viendroit mal. Mais, au contraire, s'il la cultive avec attention, il la voit s'élever, croître, embellir & enfin arriver à sa perfection. Soyons ce jardinier soigneux, ma chère Sara; Milord Flower prouve combien la négligence est dangereuse.

Vous vous rappellez, sans doute, mon amie, ce que je vous ai mandé au sujet du Chevalier Wesper. N'admirez-vous pas comme ce malheureux s'est pris lui-même dans ses propres filets. Se loger vis-à-vis du père de celle qu'il enlève; ce monstre, que de crimes! Je ne conçois pas comment je n'ai pas deviné plutôt que Mistress Smitt étoit la malheureuse qu'il a voulu séduire, & son époux,

celui qu'il a frustré de tous ses biens. Mais jouira-t-il donc paisiblement de la fortune de ces infortunés ? Le sort lui réserve sans doute une juste punition. Vos consolations, mon amie, en sont de réelles pour mon cœur ; cependant, je ne puis qu'être vivement inquiète, mon époux n'écrit point au vôtre, & depuis près de trois mois, je n'en ai aucune nouvelle. Il devroit être de retour. Quand on aime comme moi, on compte exactement le tems d'une absence aussi douloureuse. Ma fille se porte à merveille. Je vous félicite de ce que votre fils s'est tiré aussi bien d'une petite vérole que son âge tendre & son tempérament délicat devoient rendre plus dangereuse. Votre procès ne finit donc point :

pourquoi vous a-t-on cherché querelle? Cette succession vous étoit bien due, & en vérité vous l'achetez plus que sa valeur par un aussi long séjour dans un pays que vous n'aimez pas, & qui vous éloigne de vos parens & de vos amis. Ma fille murmure de ce que j'écris si longtems; j'entends d'ici sa petite humeur. Adieu, mon amie. Je l'ai quittée pour vous, je vous quitte pour elle.

CHARLOTTE LINDSEY.

De Londres, ce.... 17...



LETTRE XLI.

De JOHNES SMITT, à Sir EDWARD ROLAND, à Paris.

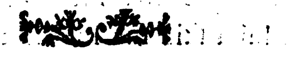
VOTRE amitié exige, Milord, que je vous écrive tout ce qui peut m'intéresser. Je n'hésite pas à vous sacrifier mes premiers momens. Ayant pour protecteur & pour ami M. le Marquis de Beauchamps, je devrois, sans doute, ne plus étendre mes desirs; mais le feu caché qui circule dans mes veines me mine & me consume. Notre séparation ajoute encore à ma tristesse : je suis, comme vous voyez, fort éloigné de me croire heureux. Ah, Milord! combien votre amitié m'a été utile depuis le jour

où vous m'arrachâtes mon ſecret. « Vous me croyez donc bien peu » digne de votre confiance, me diſiez-» vous avec bonté. » Puiſque vous avez des ſecrets pour moi, j'étois ſi honteux d'être accuſé par vous, que dans l'inſtant j'ai ceſſé de mériter vos reproches en vous inſtruiſant des progrès de mon amour & du peu d'eſpoir que j'avois de le voir couronner. Vous aviez banni la timidité de mon ame ; vous m'aviez même perſuadé que je n'étois pas indifférent à Miſs Amélie. L'eſpoir s'étoit gliſſé dans mon cœur, vos conſeils me sembloient faciles à ſuivre.... Mais j'étois loin de l'objet aimé.... Aujourd'hui que j'en ſuis rapproché, je crains tout, & n'eſpère rien. Miſs Grow eſt à Londres, Miladi a été forcée

d'y venir pour sa santé : je n'ose pas me présenter chez elle. Le bon Ministre de qui j'ai tant à me louer est mort, je n'ai donc aucun prétexte pour faire une visite à Miladi Grow. Est-ce bien Miladi que je voulois dire?.... Quels tourmens affreux déchirent mon cœur, & quelles étranges contradictions j'éprouve? Ah Milord! il n'est pas d'état comparable au mien: puisse le bonheur vous suivre sans cesse, & ne vous donner jamais le tems de le desirer. Tout à vous,

JOHNES SMITT.

Londres, ce .. 17..



LETTRE XLII.

De Miladi Lindsey à Miladi Beaumont, à Édimbourg.

Chaque fois que je vous écris, ma chère Sara, il femble que les événemens fe multiplient pour vous caufer de l'étonnement : ma mère n'eft pas morte, ô, bonheur inattendu ! mon Oncle, (chofe inouie) de concert avec Mifs Arabelle, (j'aime mieux me perfuader que c'eft-elle feule) avoit imaginé de me faire croire que ma mère étoit morte. On lui a fait fur moi la même hiftoire ; elle eft retirée dans un couvent pour me pleurer en liberté. Chère &

respectable femme ! c'est par mon frère, qui est Ambassadeur de la Cour de France, que j'ai tout découvert, car mon Oncle n'osoit plus me faire l'aveu de cette horrible tromperie. Je voulois partir sur le champ pour aller trouver ma mère : mon frère, mon Oncle, ma Bonne & tous mes amis s'y sont opposés ; parce que je nourris, & que je suis un peu incommodée. J'ai voulu au moins lui écrire, encore des contradictions. Cependant comme la raison étoit de moitié, & qu'il s'agissoit de la santé de celle que j'aime, & que je regrettois tous les jours, j'ai cedé. — A quel couvent s'est-elle retirée, ai-je demandé ? — Au Cherche-midi : — Attendez, a dit le jeune Smitt, qui est l'ami de mon frère, permettez que je fasse une

question; ne se nomme-t-elle pas Madame de Beauchamps? — Justement, répondit mon frère. — Eh bien! ma mère & ma sœur habitent le même Couvent, & elles pourroient lui annoncer par degrés la résurrection de Madame sa fille. Ce conseil a été approuvé & suivi. J'ai écrit directement à Madame Smitt: je lui envoie une lettre pour ma mère, par laquelle je l'engage à venir en Angleterre. Puisse-t-elle être en état d'en entreprendre le voyage.

Depuis le départ de Miss Flower, Miss Betsy demeure avec nous. Son père lui a accordé d'autant plus volontiers cette permission, qu'il habite rarement la Capitale. Je m'apperçois avec plaisir qu'elle a causé quelques émotions à M. l'Ambassa-

deur, & les yeux de mon amie disent qu'elle n'est point du tout fâchée de sa nouvelle conquête. Mes inquiétudes augmentent tous les jours; les lettres que j'écris à mon époux restent sans réponse. Que puis-je, que dois-je penser de ce silence? Charles me fuiroit-il? Suis-je donc son tyran? Ai-je d'autres desirs, hélas! que les siens? A l'instant où je retrouve ma mère, serois-je destinée à perdre mon époux? Ma Sara, mon cœur est cruellement déchiré. On n'a reçu aucune nouvelle d'Arabelle. Le Chevalier Wesper est, dit-on, à Londres. Jusqu'à présent il n'a pas paru en public. Adieu, mon amie; je suis pour la vie votre dévouée,

CHARLOTTE LINDSEY.

Londres, ce 9 Avril.

LETTRE XLIII.

De JOHNES SMITT, *à* EDWARD ROLAND, *à la Haie.*

VOUS aimez ma sœur, Milord, puissiez-vous ne pas trouver d'obstacles à vos desirs : mais je crains bien que Milord Duc n'approuve pas votre inclination. Vos objections à ce sujet, & la manière dont vous y répondez, ne me laissent que la liberté de vous admirer. « Miss Henriette est belle, sage, bien élevée : » sa naissance est honnête, (ce sont, » Milord, vos expressions) & ma » fortune est assez considérable pour » dispenser celle que j'épouserai de » m'apporter une dot. Que pourra-

» t-il répondre à des raiſons auſſi » fortes? Mon père eſt bon, ſen- » ſible; il conſentira à mon bonheur. » Il n'en eſt pas pour moi ſans la » poſſeſſion de Miſs Henriette. » Je ne puis, je ne dois pas déſapprouver les transports d'un cœur vraiment épris: aimer ſans eſpoir eſt un tourment que je ne ſouhaiterois pas à mon ennemi: tel eſt, pourtant, mon état. J'ai ſuivi vos conſeils, Milord, j'ai oſé parler d'amour à Miſs Grow. Pour la mieux perſuader j'étois à ſes genoux, ſon ſilence ſembloit m'annoncer une réponſe favorable; une de ſes mains repoſoit dans les miennes. J'attendois mon arrêt.... La porte s'ouvre, & me laiſſe voir Miladi. Interdit, tremblant, je me lève pour aller à elle. — Pardonnez, Miladi,

l'excès d'un amour que j'ai puisé dans les yeux de votre adorable fille.. — Homme audacieux, quels sont vos droits? Si je croyois que Miss Amélie partageât une pareille infamie. — Ah! ne croyez rien à son désavantage; mais, Miladi, vous me traitez bien cruellement! Je ne suis plus ce Johnes délaissé, abandonné à la charité des ames bienfaisantes. J'ai des parens respectables, des amis puissants....— Restez avec eux, Monsieur, & ne cherchez plus à séduire une fille qui dans peu de jours sera la femme du Chevalier Wesper. — Lui, Miladi? Epouser.... Ah! gardez-vous en bien, c'est un monstre qui.... — Arrêtez, Monsieur, je ne crois pas vous avoir demandé des avis. A mon âge on n'en prend guères des per-

ſonnes du vôtre. Adieu, Monſieur, j'eſpère que nous n'aurons plus l'honneur de vous voir. Je ſortis le déſeſpoir dans l'ame; quel femme hautaine? & comment le Chevalier a-t-il pû obtenir ſes bonnes graces? Ce miſérable eſt né pour le tourment de ma vie: avoir enlevé ma ſœur, à la veille de me ravir une femme que j'adore ... Et je n'exterminerai pas ce monſtre que la bonté de mon père a ſouſtrait à la ſévérité des loix.... Il faut que je me venge.... Dès demain je verrai s'il ſçait défendre une mauvaiſe cauſe, & s'il eſt auſſi brave avec les hommes, qu'il eſt lâche & audacieux avec les femmes.

Ma mère & ma ſœur ſont arrivées en bonne ſanté: le voyage a fort incommodé Madame la Marquiſe de

Beauchamps. Elle loge avec sa fille. Si vous aviez vu la querelle qui s'est élevée entre ses deux enfants. C'étoit à qui la posséderoit. Miladi Lindsey a exigé de ma mère qu'elle ne retourneroit pas à Chelsea, & a voulu qu'elle demeurât avec elle : ma sœur a vu cet arrangement avec plaisir, parce qu'elle a beaucoup d'amitié pour Miss Betsy Flower, qui habite aussi l'Hôtel de Miladi Lindsey depuis le départ de sa sœur aînée ; je vous adresse cette lettre en Hollande où vous devez être arrivé depuis huit jours..... Je vous écrirai demain, si je le puis, la suite de mon entrevue avec le Chevalier Wesper. Je suppose qu'il acceptera mon invitation. Adieu, Milord.

Sans examiner si je dois me char-

ger de votre commiſſion auprès de ma ſœur, je n'héſite pas à vous promettre que vous ſerez ſatisfait. Croyez à l'amitié ſincère de

JOHNES SMITT.

De Londres, ce... 17...

LETTRE XLIV.

De MILADI LINDSEY à MILADI BEAUMONT, à Édimbourg.

MA vie eſt cruellement agitée, ma chère amie, je paſſe alternativement de la jôie à la douleur, & de cette dernière au déſeſpoir. Ma mère eſt ici; je reçois ſes careſſes; mais hélas! j'ai tout perdu. Il ne me reſte même pas l'eſpérance, conſolation des malheureux. Milord m'a pour

toujours abandonné; ſon père, à qui j'avois écrit, eſt arrivé en même temps que mon courier; mon époux a paſſé quelque temps avec lui; mais depuis plus de ſept mois il l'a quitté, ſous le prétexte de revenir ici. Il témoignoit même de l'impatience de me revoir. Milord Lindſey n'avoit pu l'accompagner, ſa préſence étoit néceſſaire à ſa terre, où il faiſoit des embelliſſements. « Il falloit bien ren-
» dre ce lieu digne de poſſéder ma
» chère fille; voilà ce que m'a dit ce
» bon père ». J'ai auſſi envoyé à *Alone Houſe*, en faiſant porter à la bonne femme qui demeure auprès la penſion que je lui fais. Milord n'y a pas paru, ni dans aucune de ſes terres. Vous voyez, ma chère Sara, que mon malheur eſt certain. Il n'écrit

point à votre époux, il craint les reproches; mais pourquoi me haïr? S'il est infidèle, dois-je être punie? Je gémis, & n'ai-je pas raison? Mon sort est affreux; ne m'est-il donc pas permis de maudire l'auteur de tant de peines?..... Il vient encore de m'en susciter de nouvelles. Cette aimable Mistress Smitt! elle éprouve le coup le plus cruel, le moins attendu. Le Chevalier Wesper, ce monstre. Comme il est acharné après cette famille infortunée! Le jeune Smitt est à sa mort. Il a reçu trois coups d'épée de l'homme abominable que je viens de nommer: & qui n'est que très-légèrement blessé. On a été chez lui pour l'arrêter. Il auroit enfin subi la punition due à ses crimes. La Justice si sévère ici sur ces

sortes d'affaires, s'en seroit emparé, mais il s'étoit évadé, & on l'a poursuivi inutilement. Le fils de mon amie a été porté chez mon frère dans un état affreux ; ses blessures étoient toutes trois dangereuses ; mais on assure à présent qu'il est hors d'affaire. Sa tendre mère a passé les jours & les nuits au chevet du lit du malade. Elle ne s'en éloignoit que pour pleurer quelques instans : Henriette n'étoit pas plus tranquille ; cette mort en auroit occasionné bien d'autres, si l'on meurt de douleur, ce que je ne puis croire, puisque j'existe encore. C'est aujourd'hui que le courage me feroit bien nécessaire, & je n'en eus jamais moins. J'ai été forcée de sevrer ma fille ; je n'avois plus de lait ; heureusement elle ne s'en porte pas plus mal. Sa

bouche enfantine prononce déja avec grace les mots touchants de papa, de maman. La pauvre enfant! elle ne sait pas qu'elle est abandonnée par un des deux, & qu'elle perdra peut-être bientôt l'autre. Croyez-vous, mon aimable sœur, que je n'aie pas songé plusieurs fois au plaisir d'unir un jour nos enfants? Puissai-je vivre assez long-temps pour être témoin de leur bonheur! mais je n'ose l'espérer. Que dis-je? je ne puis même le desirer, si mon sort ne change pas. Adieu, ma chère Sara. Tant que je vivrai vous serez tendrement aimée de votre

CHARLOTTE LINDSEY.

De Londres, ce.... 17...

LETTRE XLV.

De M. SMITT, à MISTRESS SMITT sa femme, à Londres.

Nous sommes vengés, ma chère Eugénie; le malheureux auteur de nos plus sensibles peines a reçu de ma main la mort qu'il a voulu donner à mon fils. Que ta tendresse ne s'allarme pas! je n'ai couru aucun danger, & l'affaire n'est sçue de personne.

Ce matin, je me sentois assez mal disposé; mon jeune élève ayant beaucoup dansé hier, a desiré dormir un peu tard. Imaginant que l'air de la campagne me seroit salutaire, j'ai pris à pied le chemin d'une promenade

menade isolée. A peine y suis-je arrivé, que j'apperçois à quelques pas un homme qui sembloit, comme moi, goûter les douceurs de la promenade; plus je m'approche & moins sa figure me semble inconnue : enfin, je reconnois le misérable, le traître, en un mot, l'affreux Wesper. Ah, malheureux ! dis-je à l'instant en tirant mon épée, je te trouve comme je te desirois. Défends ta vie : il se met en garde, & nous nous chargeons également ; il étoit furieux & ne ménageoit rien. Mon sang-froid me servit bien, car je saisis un moment où il s'étoit découvert pour lui enfoncer mon épée au travers du corps. En tombant il prononça ce peu de mots où je ne compris rien : *ma vie t'eût mieux servi que ma mort.* Le sang

alors sortit abondamment de sa bouche; je ne jugeai pas à propos de chercher à le secourir, & je repris bien vîte le chemin de mon auberge. Sûr de n'avoir été vu par personne, je n'ai pas cherché à fuir. Sir Edward, à qui je n'ai pas cru devoir cacher cette aventure, est désolé de n'avoir point arraché lui-même la vie au ravisseur de la sœur de son ami.

Je te sais le plus grand gré de ne m'avoir écrit l'accident de mon fils, que quand il s'est trouvé hors de danger : mais est-il bien sûr qu'il n'y ait plus rien à craindre pour ses jours? Avoue donc, mon amie, qu'il eût été bien cruel de le perdre presqu'à l'instant où nous l'avons retrouvé.

Je partage bien sincèrement le chagrin que te cause notre sépara-

tion, tu sais comme je t'aime : le temps n'a point diminué ma tendresse qui t'est due à plus d'un titre. L'infortune ne m'a jamais parue pénible que par rapport à toi. Sûr d'être aimé, pouvois-je jamais me trouver à plaindre ? J'ai desiré sans doute un meilleur sort : mais Dieu m'est témoin que je n'entrois pour rien dans ces souhaits. Tu me semblois faite pour le bonheur, & j'aurois voulu t'en procurer aux dépens de mon sang. Le Ciel a béni notre union ; il nous a envoyé deux enfants aimables & vertueux. Vingt-deux ans de mariage n'ont ni refroidi ni diminué notre attachement ; nous devons nous croire heureux ; encore quelques mois, & nous serons réunies. L'établissement de nos en-

ſans ne doit pas être difficile : il faudra bientôt, ma bonne amie, s'en occuper ſérieuſement. Adieu, ma chère Eugénie. Je t'embraſſe bien tendrement, ainſi que ma fille & mon fils.

GUILLAUME SMITT.

De la Haie, ce.... 17...

LETTRE XLVI.

De Milord LINDSEY, *à Milord* BEAUMONT, *à Édimbourg.*

MA lettre va te ſurprendre, mon cher James, autant que l'a dû faire le ſilence que j'obſerve depuis ſi long-tems. Que doivent penſer de moi tous mes amis, mon père.... Et celle dont l'image fut toujours

gravée au fond de mon cœur !... O, mon épouse.... Permets-moi de te donner encore ce nom sacré ...Oublie un malheureux qui ne doit attendre de toi qu'une éternelle indifférence. Je ne prétends à rien, mon cher James, vis-à-vis de cette femme respectable. J'ai fait le malheur de sa vie.... Je ne dois pas hésiter à lui sacrifier la mienne. Cependant, mon ami, toutes les fautes ne sont pas à moi. Poursuivi par une furie, je suis tombé de précipices en précipices, sans pouvoir en éviter aucuns. Écoute, & juge-moi.

Tu as sçu mes égaremens, quand par un effort incroyable je quittai une femme charmante que j'adorois, & que j'adorerai toujours. Je fuyois Miss Henriette Smitt, & j'al-

lois trouver un père chéri. J'en fus reçu avec tendresse ; je passai avec lui quatre mois qui suffirent pour me rendre ma première innocence. Je vis avec horreur l'irrégularité de ma conduite, je retrouvai mon cœur tel que je le voulois. Charlotte y régnoit seule ; Miss Henriette ne me parut plus redoutable à mon repos. Parfaitement revenu de mon erreur, je résolus de retourner à Londres ; il me tardoit de revoir ma femme & ma fille. Je pris jour : mon père devoit rester pour faire achever un ouvrage important où il falloit qu'il fut en personne. La veille de mon départ je fus à la chasse ; le Garde qui m'accompagnoit me fit nombre de questions, qui pour lors ne me parurent point déplacées ; entr'au-

tres, si je m'en retournois directement à Londres, ou si je comptois visiter quelqu'un sur la route. Satisfait, sans doute, de mes réponses, il cessa enfin ses questions. Je partis le lendemain. Il ne m'arriva rien les deux premiers jours, mais le troisième, à l'entrée de la nuit, en traversant un bois épais qui étoit sur mon chemin, un bruit de chevaux se fit entendre. Je crus que j'allois en être quitte pour quelques guinées * que je me préparois à donner de bonne grace. Mais, dans l'instant où je baissois la glace

* En Angleterre les Voleurs de grand chemin sont toujours à cheval, & quand ils demandent la bourse aux Voyageurs, ils se contentent de quelques guinées.

pour m'assurer de ce que ce pouvoit être, plusieurs hommes armés foncent sur ma chaise, m'en arrachent avec violence, ainsi que mon Valet-de-chambre, & après nous avoir fortement liés l'un & l'autre, nous transportent dans l'enfoncement du bois, & nous jettent dans une autre voiture qui part au grand galop des chevaux. Mon étonnement ne peut pas se figurer : je n'avois pas eu le tems de me reconnoître. Avant que le jour parut nous nous trouvâmes à un port de mer. Un vaisseau étoit prêt à nous recevoir, on nous y porta toujours liés ; car ce ne fut qu'après avoir fait quelques lieues en mer, que nous pûmes jouir de la liberté. On me conduisit dans une jolie chambre

qu'on me dit m'être destinée ; je hazardai quelques questions, auxquelles on ne répondit pas. Plus je réfléchissois à cette avanture, & moins je pouvois deviner pourquoi je me trouvois obligé de voyager malgré moi. Je me figurois que c'étoit une méprise, je voulus enfin sçavoir à quoi m'en tenir. J'aborde un Matelot. Faites-moi, lui dis-je, parler à celui qui vous commande. Il me montra du bout du doigt un homme à quelques pas de moi. — Si vous êtes le Capitaine du bâtiment où je suis, dites-moi, je vous prie, pourquoi vous y recevez des gens qu'on embarque malgré eux ? « Je n'ai sur mes devoirs aucun » compte à vous rendre, me répon- » dit le grossier personnage. Vous

» êtes bien logé, bien nourri. Que » vous manque-t-il? Une maitresse: » peut-être en trouverez-vous une » sur mon bord. Vous ne l'avez pas » encore visité. Il y a d'assez jolies » femmes; si vous en rencontrez une » qui vous plaise, vous pourrez vous » arranger ensemble, je ne m'y op» pose pas. Mais au moins, lui dis-je, » vous pouvez m'apprendre où vous » débarquerez. Oh, ma foi, je n'en » sçais rien! mais nous aurons le » tems d'y songer, car la route sera » longue. Notre conversation l'est » déja trop, adieu, Milord; je vais » à ma manœuvre; allez-vous repo» ser, vous devez être las. » Je quittai le marouffle tout aussi peu instruit qu'auparavant.

Il se passa plusieurs jours sans

aucun changement. J'étois absorbé dans ma douleur, les plus tristes réflexions m'accabloient; c'est ce fatal voyage, me disois-je, ou plutôt l'amour déraisonnable que j'avois pris pour Miss Henriette, qui cause mes malheurs. Le souvenir de ma femme, le tien, celui de ma sœur, un père des bras duquel je sortois; tout cela faisoit mon supplice. Voilà dans quelles angoisses j'ai passé les premiers jours de notre embarquement.

Un jour que, pour la première fois, j'étois monté sur le pont, le tems devint obscur: le vent s'éleva considérablement, tout sembloit annoncer un ouragan terrible. Notre vaisseau ne pouvoit guères lutter contre une violente tempête. Tout

étoit en combuſtion : les cris des Matelots annonçoient leur crainte. La manœuvre alloit très-mal, & le danger augmentoit. Ces malheureux me faiſoient pitié ; pour éviter que ma préſence les gênât, ne pouvant les aider, je rentrai dans ma chambre, & fus fort étonné d'y trouver une femme : ſa poſition & l'obſcurité du lieu ne me permirent pas d'abord de la reconnoître ; mais à peine m'eut-elle apperçu qu'elle vint ſe jetter à mon col. — Miſs Arabelle ! Par quel hazard ? — Vous le ſaurez, Milord ; mais en ce moment il faut me raſſurer. Je ſuis tremblante ; on dit que nous allons périr. Je la raſſurai de mon mieux ; étant moi-même aſſez inquiet. Cependant le calme ſurvint, & nous en fûmes quittes

pour la peur. — Nous voilà tranquilles, dis-je à la craintive Miss. Daignerez-vous à présent m'instruire? Je vous avoue que mon étonnement n'est pas médiocre; je ne conçois pas...... « Écoutez-moi, » Milord, & vous concevrez facilement : je vous aime depuis long-» tems, vous deviez m'épouser. Ma » tendresse n'étoit point un crime. » L'arrivée de Mlle. de Beauchamps » fut l'époque de mon malheur; je » vis votre union avec une peine » mortelle; vous en aimâtes une » autre, j'en eus des preuves cer-» taines, nouveaux sujets d'afflic-» tion, & ce qui vous paroîtra in-» croyable, plus vous vous éloigniez » de moi, & plus mon amour aug-» mentoit. Enfin, je ne fus plus mai-

» tresse de ses progrès. Vous veniez » de partir pour aller trouver Milord » votre père, je quittai la maison » du mien, j'allai droit où vous » étiez. Logée chez votre Jardinier, » je n'ai pas passé un jour sans vous » voir; vous avez décidé votre dé- » part! J'ai gagné votre Garde-chasse; » avec l'argent que je lui ai fourni, » il s'est assuré d'une demi douzaine » d'hommes déterminés qui se sont » prêtés à tout ce que j'ai voulu. » Suivant mes ordres ils vous ont » arrêté dans le bois de.... & conduit » dans ce vaisseau où je vous avois » devancé. L'argent a décidé le Capi- » taine à faire exactement mes volon- » tés. Je n'osois pas me montrer à » vous, l'orage a vaincu mes craintes: » vous voyez que pour vous possé-

» der je vous ai tout sacrifié : hon-
» neur, réputation, parents, for-
» tune, rien ne m'a coûté. L'amour
» a tout fait. Je vous aime, c'est mon
» unique excuse; puisse-t-elle trou-
» ver grace devant vous !.... Elle
» avoit cessé de parler, & j'observois
» toujours le silence. — Je suis donc
» en votre pouvoir, Miss, lui dis-je
» tristement? — Dites plutôt, in-
» grat, que je suis au vôtre : mon
» sort dépend de vous, dites un mot,
» & je suis la plus heureuse, ou la
» plus infortunée des femmes.... —
» Je ne vous entends pas, je n'ai pas
» seulement mon indifférence à vain-
» cre, vous n'ignorez pas que je suis
» marié. — Cruel, si vous m'aimiez,
» ces légers obstacles ne vous arrête-
» roient pas. Qui empêche que nous

» allions jouir ſous un autre Ciel des
» agrémens d'une liberté que je viens
» de vous rendre ? Qui empêche que
» ſous le titre de mari & femme nous
» n'ayons encore notre place mar-
» quée parmi les honnêtes gens ? Qui
» empêche.... » — L'honneur, Miſs Flower, que mon cœur, malgré ſes égaremens paſſagers, a juré de ſuivre : Y penſez-vous, fille inſenſée ? Violer les droits les plus ſaints, vivre dans un commerce honteux ; non, non, ſi j'avois été amoureux de vous, je ceſſerois de l'être en ce moment ; je plains de toute mon ame Milord Flower de vous avoir pour fille. Comment une femme, image de la Divinité, peut-elle ceſſer de ſe reſpecter juſqu'au point de s'abandonner à une paſſion que ſon devoir repouſſe ?

Rentrez en vous-même, n'oubliez pas qui vous êtes, rappellez-vous qui je suis; vous avez lû dans mon cœur; oui, j'ai été un moment coupable; l'absence m'a rendu l'honneur avec la tranquillité; usez du remède qui m'a été si favorable, ne me voyez plus, puisque j'ai eu le malheur de vous inspirer ce que vous ne devez ressentir que pour celui que le Ciel vous destine pour époux. — « C'en » est assez, traître, tu pouvois t'épar- » gner cette morale. Un seul mot eut » suffi. Tu me haïs. Je ne suis point » la dupe de tous ces beaux senti- » mens que ton cœur désavoue: aussi » vicieux que le mien, il ne connoît » que le mot de vertu, la pratique » nous est étrangère. Eh bien? Oui, » tu es en mon pouvoir; je puis te

» conduire au bout du monde; en
» quelques lieux que je te mène, ne
» crois pas m'échapper. J'ai ici quatre hommes dont le bras m'est
» vendu; si tu ne fais pas mon bonheur, je ferai ton supplice. J'oublie
» qui je fus, je ne desire qu'un titre,
» tu me le refuses; ou ton ennemie,
» ou ton amante, choisis? Et dans
» huit jours donne-moi ta réponse.
» Pendant cet intervalle, nous nous
» verrons comme de nouvelles connoissances. Je me retire : commence tes réflexions; si elles me
» sont favorables, tu me verras tomber à tes pieds; dans le cas contraire, frémis de ma vengeance. »
Elle me laissa alors en butte à l'horreur de ma position.

Je ne sçavois sur quel objet fixer

mon attention. C'eſt en ce moment que les regrets m'ont vivement aſſailli. O! ma chère Charlotte, me diſois-je, n'accuſe pas ton époux, il n'eſt pas coupable, ſi tu ſçavois avec quelle ardeur il revenoit à toi. Tous les jours je voyois Miſs Arabelle, je ſentois avec chagrin arriver le terme qu'elle avoit fixé à mon indéciſion : je ne balançai pas à lui ôter tout eſpoir ; mais je voulois ménager ſon caractère altier. Funeſte réſolution! Enfin, il fallut donner une réponſe. Arabelle ſe préſente, ſon air étoit doux : ſa figure charmante, comme tu ſçais, n'annonce point la noirceur de ſon ame. Après un refus formel de ma part d'acquieſcer à ſes indignes propoſitions, je voulus commencer un ſermon.

Ses careſſes me fermèrent la bouche ; nous étions ſeuls, Miſs Flower me parut jolie, il falloit être un Saint pour réſiſter.... Je ſuccombai.... Je devins le plus coupable des hommes : moment affreux dont le ſouvenir rendra tous mes jours malheureux? Je ceſſai d'en vouloir à Miſs Arabelle ; je n'enviſageai plus que ſon amour, il excuſoit à mes yeux les déſordres de ſa conduite. Je crus que je l'aimois de bonne-foi, je n'avois plus aucun deſir de fuir. (Mon ami, j'ai juré d'être ſincère.) Elle me propoſa d'aller en Italie. — Vos volontés ſont les miennes, lui répondis-je. Nous débarquâmes à Florence : de-là nous gagnâmes Veniſe. Nous eûmes bientôt fait des connoiſſances.

Pour être toujours ensemble sans donner lieu à des soupçons, Arabelle avoit pris un habit d'homme ; car je n'avois pas voulu consentir qu'elle passât pour ma femme. Elle étoit à merveille sous ce déguisement : je l'appellois mon frère. Tout le monde y fut trompé.

Nous vivions assez familièrement avec un Vénitien, nommé Rodzini ; il avoit une femme encore à la fleur de son âge, dont la beauté ne pouvoit être comparée qu'à celle de sa fille Isabelle qui avoit quinze ans. L'amour sembloit avoir pris plaisir à favoriser ces deux êtres. Cette jeune personne prit une forte inclination pour Arabelle, qui avoit pris, ainsi que moi, le nom de Thompson. Je vis avec jalousie (quel est donc mon

caractère !) la préférence qu'elle accordoit à Arabelle, la croyant ce qu'elle repréſentoit, c'eſt-à-dire, un jeune & joli garçon. Pour mon malheur, Madame Rodzini eut pour moi des ſentimens tendres; elle ne fit d'abord parler que ſes yeux; quelques beaux qu'ils fuſſent, je ne voulus pas entendre leur langage. Elle en fut au déſeſpoir, cependant il falloit qu'elles s'expliquât. Elle en chercha l'occaſion. Iſabelle de ſon côté lorgnoit mon frère, qui étoit loin de ſoupçonner le ravage qu'il faiſoit dans ce jeune cœur : ma poſition ne peut ſe concevoir ; penſant toujours à mon épouſe, la regrettant ſans ceſſe, j'habitois avec une femme qui ne m'étoit pas indifférente, & je me

ſentois porté fortement vers la fille de Rodzini.

Je ne veux pas m'excuſer, James; mais, je te le jure, le penchant irréſiſtible qui m'entraînoit vers ces deux objets, n'a jamais altéré dans mon cœur les ſentimens que je dois à ma vertueuſe épouſe. Souffre que je remette à t'inſtruire dans une nouvelle lettre de la ſuite de mes aventures. Je ſuis ſi accablé par la fatigue & le chagrin, qu'il ne m'eſt pas poſſible de continuer celle-ci. Adieu. Crois à l'amitié de

CHARLES LINDSEY.

De Turin, ce.... 17...



LETTRE XLVII.

De Milord LINDSEY, *à Milord* BEAUMONT, *suite de la précédente, à Édimbourg.*

SANS préambule, je reprends mon histoire où je l'ai laissée.

Miss Arabelle, dont les sentimens pour moi augmentoient sans cesse, ne vit pas sans jalousie les intentions de Madame Rodzini. — Cette femme est encore belle, me disoit-elle, vous êtes volage, vous l'aimerez. Je fis inutilement des protestations. Toujours en défiance, elle eut une attention particulière à toutes les actions de Madame Rodzini. Il est difficile d'échapper à l'amour, aidé

aidé par le dépit & la jalousie; bientôt Arabelle eut plus que des soupçons: par le secours d'une fille gagnée, elle entendit de la bouche même de sa rivale que j'étois l'objet de sa violente passion : ce jour fut celui des découvertes; car je fus aussi le témoin des combats de la jeune Isabelle entre l'amour & la raison. Sa suivante, comme la plûpart des filles de son espèce, cherchoit à lui persuader que son attachement pour M. Tompson, n'étoit pas criminel: « votre père vous a promis à un de » ses amis, & vous le forcez à la » vérité de manquer à sa parole; » mais aussi, de quoi s'avise-t-il de » vouloir vous faire épouser un » homme de cinquante ans, vous » qui n'en avez que quinze? & quel

» homme encore ! Accablé d'infir-
» mités, férieux, taciturne, & qui
» ayant paffé l'âge des plaifirs, ne
» voudra pas fouffrir que vous en
» goutiez aucuns. Allez, allez, Made-
» moifelle, un beau jeune homme
» vous convient mieux : croyez-moi,
» choififfez; le confentement de vos
» parens viendra après. Pour celui
» de Madame, vous n'en devez pas
» douter; car, fi je vois encore clair,
» le Chevalier Tompfon * n'eft point
» trop mal dans fon cœur, & elle ne
» fera pas fâchée d'avoir cette occa-
» fion de le fixer ici. — Je fuppofe,
» reprit la jeune perfonne, que j'ou-
» blie toute confidération : comment

* Milord Lindfey étant cenfé l'aîné d'Arabelle, portoit le titre de Chevalier.

» veux-tu que je fasse les premières
» démarches? M. Tompson ne m'a
» pas dit un mot qui prouve qu'il
» m'aime; il est poli, mais voilà tout.
» —Eh, mort de ma vie! Comment
» voulez-vous qu'il parle? vous ne
» l'encouragez pas; qui oseroit faire
» des déclarations d'amour à une
» fille qui fait parade de sévérité?
» Ayez ensemble une bonne conver-
» sation, & tout s'arrangera. On ne
» se mange pas pour se parler, &
» quand on est d'accord, cela va le
» mieux du monde. — Mais enfin,
» où voudrois-tu que nous puissions
» nous voir? — Belle difficulté! ici.
» Oui, ici; & pas plus tard que
» demain à la nuit. — Comment, la
» nuit? — Oui, vraiment. Le jour,
» ne vous verroit-on pas? Laissez-

» vous donc conduire, vous êtes une
» enfant, je vous aime, votre fort
» me fait pitié; je veux, malgré
» vous, que vous foyez heureufe. —
» Fais donc ce que tu voudras, dit
» en foupirant Ifabelle.... Voilà ma
» mere, laiffe-moi. » En effet, Madame Rodzini n'étoit plus qu'à quelques pas: je fis comme fi j'arrivois, & je les joignis. Mon frère arriva quelques inftans après: chacun parut fort occupé de fes propres idées. Après une courte promenade, nous prîmes congé des Dames; Arabelle fut rêveufe toute la foirée, & le lendemain de grand matin elle fortit feule; elle étoit encore abfente lorfqu'on vint la demander; j'ordonnai qu'on fit entrer. Une vieille femme fe préfente. — Monfieur Tompfon le

jeune. — C'eſt moi, ma Bonne; (un mouvement de curioſité me fit faire cette réponſe.) —Voilà, Monſieur, une lettre que je ſuis chargée de vous remettre, & d'en attendre la réponſe. Elle étoit de la fille-de-chambre d'Iſabelle, qui offroit à mon frère un rendez-vous avec ſa maitreſſe, à onze heure du ſoir dans un des boſquets du jardin qu'elle lui indiquoit. « La vieille, ajoutoit-on, » vous donnera la clef de la petite » porte du jardin. Ce que j'en fais » n'eſt que pour obliger un aimable » couple, bien perſuadée de la recon- » noiſſance de tous les deux. » Je répondis ce peu de mots. « Je ſerai exact » au rendez-vous, j'arriverai même » avant onze heures; ce jour ſera » le plus beau de ma vie. On a raiſon

» de compter ſur ma reconnoiſſance,
» elle ſera ſans bornes. » Je joignis à cette lettre douze ſequins, & une jolie bague de la même valeur.

Que la journée me parut longue ! Arabelle ne rentra qu'à l'heure du dîner : jamais elle ne m'avoit parue plus gaie ; nous allâmes au ſpectacle. — Rentrons de bonne heure, me dit-elle en ſortant de la Comédie ; je me ſens fatiguée. Cette propoſition étoit trop ſelon mes deſirs pour n'être pas promptement acceptée. Elle ſe couche, je la quitte : & au lieu d'aller à mon appartement, je vôle à la petite porte du jardin de Rodzini : je n'oſai l'ouvrir, il n'étoit que dix heures & demie. Bientôt onze heures ſonnent, j'entre ; j'arrive au boſquet. Iſabelle m'y avoit

devancée, un mouvement involontaire l'engage à fuir, je l'arrête par sa robe; elle me reconnoît, & me repousse?—Excusez, Mademoiselle, je profite de la méprise. Votre lettre étoit pour ma cousine : les apparences sont bien trompeuses. Des circonstances longues à vous détailler ont forcé ma parente à se travestir ; je vous aime de toute la tendresse d'un cœur vivement épris....

Ce jeune enfant, à qui le besoin d'aimer se faisoit fortement sentir, écouta mes excuses avec bonté.... Que te dirai-je, mon ami? Je devins encore coupable...Combien sa défaite coûta de larmes à l'innocente Isabelle? J'étois occupé à les essuyer, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée d'une femme qui dans l'inf-

tant ſe jette, armée d'un poignard, ſur la malheureuſe Iſabelle.—Meurs, infâme.... Je reconnois la voix d'Arabelle, je ſaiſis ſon bras, il n'étoit plus tems : le coup étoit porté ; l'infortunée fille du Seigneur Rodzini rendoit le dernier ſoupir. Je fis un cri qui fut entendu de la maiſon : on accourt ; c'étoit Madame Rodzini elle-même, avec des Domeſtiques qui tenoient des flambeaux. L'apparition de cette femme fit dire à Arabelle avec une action de déſeſpoir.... Qui donc ai-je immolé ?.... Je me punis de ma mépriſe : & du même poignard qu'elle venoit de plonger dans le cœur d'Iſabelle, elle ſe frappe, & tombe baignée dans ſon ſang. Quel ſpectacle pour une mère ! Heureuſement, Rodzini ſe

trouvoit à la campagne. J'étois moi-même dans un état affreux : je voulois me donner la mort, & je m'emparois de tout ce qui pouvoit me la procurer. Enfin, je perdis connoiſſance, & lorſque je la recouvrai, je fus ſurpris de me trouver dans mon lit. Je croyois ſortir d'un ſonge affreux. Plût à Dieu, hélas, que ce n'eut été qu'un ſonge ! Une amère réflexion me fit connoître la triſte vérité. Je paſſai le reſte de la nuit à gémir, à me plaindre. Au point du jour, mon Valet-de-chambre me remit un paquet cacheté. Je l'ouvre, & je trouve deux billets dont voici le contenu. Le premier eſt de Madame Rodzini. « Vous me rendez » malheureuſe pour la vie : je perds » ma fille, & un amant, qui tous

» deux m'étoient presqu'également
» chers. Partez, avant que mon mari
» puisse être instruit de la malheu-
» reuse catastrophe qui nous sépare
» pour jamais. L'infortunée qui pas-
» soit pour votre frère, vient d'ex-
» pirer, après avoir écrit quelques
» mots, qu'elle a desiré qui vous
» fussent rendus. Adieu, soyez heu-
» reux, & n'oubliez pas Alexandrine
» Rodzini. » L'autre étoit d'Arabelle.
Il étoit conçu en ces termes. « La
» mort que j'éprouve est une puni-
» tion bien douce pour tous les cri-
» mes dont je me suis rendue cou-
» pable envers vous, & la plus esti-
» mable des femmes. Le Chirurgien
» qu'on a fait venir, dit que je puis
» vivre encore quelques heures. Je
» vais les employer à vous confesser

» toutes mes fautes. Ce même Chi- » rurgien veut bien écrire sous ma » dictée. Lisez, & frémissez * » . . . .

. . . .

» Je sortis ce matin de bonne heure » pour distraire mes idées. Avant de » rentrer, je fus sans dessein visiter » Madame Rodzini ; elle étoit ab- » sente : mais devoit rentrer avant » une heure. Il étoit plus de midi, » je résolus de l'attendre. En me » promenant dans le jardin, j'ap- » perçus à terre un papier écrit, je » le ramasse ; votre écriture me » frappe : le contenu du billet me » mit au désespoir : vous acceptiez

---

* Arabelle raconte ici ce que l'on a découvert dans différentes lettres, ses suppositions, ses fureurs, son amour, &c.

» pour le soir un rendez-vous. Tu
» n'y viendras pas seul, me dis-je
» aussi-tôt. Sur le champ je quitte
» cette maison. Je reviens la mort
» dans le cœur. Votre présence aug-
» mente ma douleur; mais il falloit
» pour éviter vos doutes paroître
» tranquille. Je cachois ma rage au
» fond de mon ame. Enfin, l'heure
» du rendez-vous approche, je me
» couche & feins de dormir. Vous
» volez où l'amour vous appelle:
» Et moi, livrée aux tourmens de
» la plus affreuse jalousie, je me
» lève & vous suis, pour exécuter
» le projet de vengeance que j'avois
» méditée depuis la lecture de votre
» fatal billet. Par inattention vous
» n'aviez pas fermé la porte du
» jardin. Je la pousse, j'entre, je

» cours par-tout, & j'arrive au bos-
» quet où vous étiez, des soupirs
» viennent jusqu'à moi. Je m'étois
» munie d'un poignard; je me jette
» sur la victime que je croyois être
» Madame Rodzini.... Vous sçavez
» le reste. Père, épouse, fille, sœur,
» amis, tous vous desirent, tous vous
» aiment; revolez vers les lieux où
» le bonheur vous attend : oubliez-
» moi, mon souvenir ne pourroit
» que vous couvrir de honte & de
» repentir. Obtenez que mon père
» me pardonne. Adieu, je meurs,
» soyez heureux; c'est le dernier
» souhait d'Arabelle Flower. » Af-
freux démon, me suis-je écrié? Tu
me désespères, même après ta mort!
Que ne gardois-tu ton infernal se-
cret? Infortunée Charlotte! tu as

donc été la victime de deux misérables, dont la naissance devoit épouvanter l'Univers. Vas, femme maudite, ton abominable confession te rend à mes yeux un objet d'horreur. Je voudrois jouir du spectacle de ton anéantissement; mais ma vengeance n'est pas encore remplie. Infâme Wesper, c'est dans ton sang que je veux laver tes offenses. Je veux t'arracher la vie dont tu fais un si mauvais usage.

O ma bien aimée ! Je ne paroîtrai à tes yeux qu'après t'avoir vengée; reçois-en mon serment, je trouverai le monstre, fut-il caché dans les entrailles de la terre.

Mon Valet plus prudent que moi, jugea avec raison qu'un plus long séjour à Venise pourroit nous être

funeste. Il me força à monter dans ma chaise, trois heures après avoir reçu le paquet que m'avoit adressé Madame Rodzini. Incapable de prendre aucun soin de moi, je ne songeois guères à le contrarier. Nous prîmes, encore par sa volonté, le chemin de Turin, où je suis arrivé depuis dix jours. Voilà les malheurs qui ont assailli ton coupable ami. Depuis que j'ai cessé d'être vertueux, j'ai traîné la plus misérable existence. Tourmenté par les remords, jouet éternel de mon cœur, c'est en descendant dans ses replis cachés que je voyois s'évanouir ces jouissances amères, que je regardois comme un bonheur délicieux. Si jamais tu faisois part de cette lettre à ma Charlotte, dis lui que

le repentir eſt à côté de mes fautes. Mais dois-je éſpérer de la fléchir? ... Non, James, il n'eſt plus de bonheur pour,

CHARLES LINDSEY.

De Turin, ce.... 17...

LETTRE XLVIII.

De JOHNES SMITT, à Sir EDWARD ROLAND, à la Haie.

JE reviens de loin, Milord, car j'ai été dans le plus grand danger: c'eſt ce qui m'a empêché juſqu'ici de vous rendre compte de mon entrevue avec l'abominable Weſper. Son monſtrueux caractère ne s'eſt point démenti, il étoit auſſi lâche que traître. Mon rendez-vous fut

accepté pour le lendemain; je me trouve au lieu désigné; il arrive en même tems que moi. Nous mettons l'épée à la main. Je m'apperçois à la première botte qu'il étoit plastronné. De fureur, je lui marque le visage : ce mouvement m'avoit mis à découvert; il m'enfonce avec facilité son épée à travers du corps. Je tombe sur le coup : il a la lâcheté de la retirer, & de me la plonger à trois différentes fois dans le sein. Il ne s'est retiré que parce qu'il me croyoit mort. Je serois sans doute resté long-tems sur la place; (car l'endroit que nous avions choisi étoit peu fréquenté;) mais mon Valet inquiet de me voir sortir si matin m'avoit suivi, & quand il me vit tomber il courût vîte cher-

cher une voiture & un Chirurgien; l'une & l'autre me furent d'un grand fecours : on jugea d'abord mes bleffures mortelles, enfuite on ne les trouva que dangereufes ; enfin, me voilà au bout de fix femaines décidément hors d'affaire. Le miférable nous a échappé ; il n'a pris que le tems de rentrer chez lui pour donner des ordres pour fon départ, en forte que malgré toutes les diligences qu'on a faites il n'a pas été poffible de l'arrêter ; mais j'apprends avec une joie bien fenfible que mon père nous a vengés : le Ciel eft jufte.

Mon fort n'eft pas changé ; Miladi Grow me refufe abfolument l'entrée de fa maifon ; mes prières, mes foumiffions n'ont pû la fléchir ; ma fortune médiocre eft le feul obftacle

à ses yeux; mais il est insurmontable. Cependant, Milord, je crois n'être point haï de Miss Amélie. Son regard, lorsqu'il se fixe sur moi, est aussi doux que sa figure. Je la vois au spectacle, à la promenade, quelquefois aussi chez Miladi Stenay où j'ai été présenté par Miladi Lindsey. A propos de cette femme charmante, nous l'avons perdue; elle est partie depuis quelques jours pour un voyage long, à ce que l'on dit. Elle a emmené sa fille, & n'a voulu être accompagnée que par un très-petit nombre de Domestiques. Ma mère habite son Hôtel, elle lui a vivement recommandé Miss Betsy qu'elle aime comme sa sœur, & qui pourra la devenir un jour; car le Marquis de Beauchamps en est fort amoureux.

Il me tarde beaucoup de vous voir de retour. Milord Duc le desire autant que moi. « Je suis sensible, » M. Smitt, m'a-t-il dit, lorsque je » fus lui rendre mes devoirs, à l'a» mitié que vous avez pour mon » fils; je sçais qu'il a des mœurs & » un bon caractère, l'éloge que vous » me faites de son esprit me fait » grand plaisir; car c'est un besoin » dans le siècle où nous sommes. » J'aime votre père comme le plus » tendre ami, je lui dois bien de la » reconnoissance; je ne voulois con» fier Edward qu'à lui seul. S'il m'a» voit refusé, (ce que je devois » craindre vû sa tendresse pour sa » femme & sa fille, qui la méritent » à tant d'égards,) j'aurois accom» pagné moi-même mon fils, & il

» m'auroit fallu quitter la place où » je suis. » Que ne m'a pas dit ce bon & respectable père? Mais, Milord, je n'ose vous avouer le principal objet de notre conversation; cependant je ne dois pas vous cacher les vues de Milord Duc. Il veut vous marier à votre retour; il vous a choisi une jeune, jolie & aimable femme. Sa naissance, de même que sa fortune, ne laissent rien à desirer: ainsi vous voyez que vous vous êtes trop pressé de me faire parler à ma sœur. Oubliez-là, Milord; celui que vous honorez du titre d'ami vous en conjure les larmes aux yeux. Ne voyez dans Henriette qu'une sœur, qu'une amie, le sort ne vous fit pas l'un pour l'autre; en persistant dans ce dessein, vous seriez tous deux

malheureux. Permettez ces conſeils à mon amitié. Croyez, oui, croyez que je n'inſiſterois pas tant, ſi ma ſœur ſeule devoit en ſouffrir. Je l'aime tendrement; mais votre intérêt m'occupe plus que les nôtres. Je ſens trop combien il eſt affreux d'aimer ce qu'on ne peut poſſéder; n'en fais-je pas, hélas! tous les jours la triſte expérience? Je languis, & ne puis me livrer au plus petit eſpoir. L'incertitude d'être aimé rend mes peines plus ſupportables. Si l'on me payoit de retour, ah, Milord! que deviendroit mon pauvre cœur? que deviendroit la vertu? puiſque je ſuis pour Miladi Grow un objet d'horreur. Je ſuis bien-aiſe de n'avoir pas eu la réponſe de Miſs Amélie. Évitez un

état semblable au mien, s'il en est tems encore, oubliez Henriette, remplissez votre idée des charmes de la personne qui vous est destinée; livrez-vous à des plaisirs brillants. Bientôt le souvenir de ma sœur se dissipera comme une légère vapeur. Adieu, Milord; pardonnez si j'ai mis un peu de chaleur dans les avis que je me suis permis de vous donner; mon cœur qui ressent vivement vos peines, voudroit les prévenir, recevez les assurances d'une amitié à l'épreuve de tout.

JOHNES SMITT.

De Londres, ce... 17....



LETTRE XLIX.

De Miladi Lindsey, à Miladi Beaumont, à Édimbourg.

Vous avez lû, ma chère Sara, les lettres de mon époux à Milord Beaumont. Vous ne ferez donc pas surprise, en comparant ma tendresse à la vôtre, que je sois partie sur le champ pour venir trouver mon cher Charles. Ma présence pouvoit seule le ramener à un état tranquille ; ce que j'avois prévû est arrivé. Je suis parvenue à le remettre bien avec lui-même. Cet ouvrage fait, il ne m'a pas été difficile d'obtenir sa confiance ; il m'a répété les mêmes détails de sa lettre, ses aveux, quelques

quelques pénibles qu'ils fussent, devenoient nécessaires à la guérison de son esprit ; avec quelle franchise & quels regrets il m'a avoué ses torts ? En l'écoutant, mon amie, je le trouvois moins coupable. Ses fautes sont assurément bien excusables. Si jeune, si séduisant, il a plû, il a aimé ; rien de plus naturel. Qui peut se flatter d'avoir vécu sans erreur ? Les siennes n'ont pas duré, je ne dois pas me plaindre ; enfin, ma chère amie, le calme succède à l'orage. La santé de mon époux n'étoit pas bonne à mon arrivée, ce qui m'a décidé à rester ici quelques tems. Je ne serai pas fâchée de connoître plus particulièrement ce pays. Au reste, mon voyage a été fort heureux ; ma fille se porte à

merveille, ma Bonne aussi. Cette excellente femme est d'une joie : — Ma chère Maitresse est heureuse, dit-elle les larmes aux yeux, je mourrai sans regret. Le bonheur luit encore autour de moi ; il ne me manque plus que d'être réunie avec les gens que j'aime. Quittez donc, mon amie, votre triste écosse. Votre procès gagné, qui peut vous retenir ? Ma mère desire ardemment de vous connoître ; son cœur est fait comme le vôtre ; je suis sûre, ma chère Sara, que vous l'aimerez.... J'entends des cris dans la cour, il est mort.... Dieu ! qui mort ?... J'y cours.

Continuée par Mlle. LE JEUNE.

MILADI,

C'EST par les ordres de ma Mai-

treſſe que je prends la plume pour vous annoncer les cruels malheurs qui viennent de fondre ſur l'infortunée Dame. Puiſſions-nous, ô mon Dieu! n'avoir jamais quitté la terre de Beauchamps où nous vivions ſi heureuſes. J'ai peut-être tort de murmurer contre le Deſtin; mais le moyen de voir ſans ceſſe dans la douleur ce que le Ciel a créé de plus aimable! cependant, Miladi, n'allez pas trop vous allarmer, le mal a été grand, ſans doute; mais en ce moment nous concevons des eſpérances. Miladi Lindſey eſt ſans fièvre, & les bleſſures de ſon époux ſont en très-bon état. Pardon, Miladi. Accoutumée à vivre avec ma bonne Maitreſſe dans la plus intime familiarité, je m'oublie peut-

être vis-à-vis de vous.... Je le crains. On m'a chargée de vous inftruire de tout ce qui s'eft paffé ; je me fuis écartée de mon devoir en prenant la liberté de faire part à Miladi de mes réflexions.

Ma chère Maitreffe fut effrayée avec raifon des cris que jettèrent plufieurs Domeftiques, à la vue de Milord Lindfey que l'on rapporta couvert de fang. Je fis d'inutiles efforts pour arrêter les clameurs. Miladi defcend dans l'inftant où fon époux perdoit connoiffance, elle s'écrie & tombe à côté de lui. Il fallut les porter tous deux dans la falle baffe, on les étend fur un matelas. Un Chirurgien arrive; après avoir vifité & panfé les bleffures de Milord, il nous raffure en nous difant qu'elles

étoient légères; mais il parut fort inquiet de Miladi qui ne donnoit aucun ſigne de vie. Il fallut un tems conſidérable avant de la faire revenir; ce fut l'ouvrage de l'amour. Milord étendu à ſes côtés ouvrit les yeux, lorſque nous commencions à déſeſpérer de l'état de ſon épouſe. — Dieux! dit-il foiblement? Serois-je menacé de la perdre quand je viens de la venger? Ces mots frappèrent médiocrement mes oreilles. Je ne ſongeois qu'à ma chère Maitreſſe; je me mourois de crainte. Par un mouvement que je ne ſçaurois trop admirer, Milord ſe jette ſur la bouche de celle qui nous cauſoit les plus vives inquiétudes, de ſon ſouffle il lui communique une nouvelle vie, ce baiſer nous

la rend; elle entr'ouvre une paupière languiſſante ; la vue de ſon époux fit plus que tous les cordiaux poſſibles. Cependant il fallut leur procurer une place plus commode, ils ne voulurent pas être ſéparés : on monta deux lits dans la même ſalle. La nuit fut favorable à Milord; mais Miladi la paſſa dans une agitation cruelle. Une fièvre ardente en fut la ſuite, accompagnée d'un délire violent. La proximité des deux lits rendit Milord témoin de ces terribles ſcènes, cette femme infortunée jettoit des cris affreux. Malgré ſa foible conſtitution il falloit quatre perſonnes pour la retenir. Quel douloureux ſpectacle pour ſon ſenſible époux! A la levée du premier

appareil ses blessures étoient dans un fort mauvais état; ce qui a fait dire au Chirurgien, que si on ne les séparoit pas, la vie de Milord couroit de grands dangers. Il a encore perdu connoissance pendant son pansement. L'on a profité de ce moment pour transporter Miladi dans une autre chambre. Cet arrangement leur a également déplû; mais a fait un grand bien à la santé de tous deux. Depuis trois jours ma chère Maitresse est en état de se lever. Le premier usage qu'elle a fait de ses forces a été pour aller à son époux, qui lui-même va de mieux en mieux. Hier après midi, se sentant bien l'un & l'autre, Miladi témoigna desirer sçavoir ce qui avoit causé ce funeste événement; j'étois

présente. Voici, Miladi, ce que mon cher Maître nous raconta ; c'est lui qui va parler. « Votre arrivée, ma » chère Charlotte, avoit totalement » effacé toutes idées de peines, j'é- » tois le plus heureux de tous les » hommes, & ne desirois plus que » de vous faire oublier mes fautes. » Au dernier déjeûner, vous dites » avoir des lettres à écrire. Pour vous » laisser libre, je sortis dans l'inten- » tion de me promener une heure » ou deux. Comme je traversois la » place de la Comédie, j'apperçus » dans un carosse un homme que » j'aurois d'abord reconnu pour le » Chevalier Wesper, si vous ne m'a- » viez pas assuré qu'il avoit été tué » en se battant avec M. Smitt ; cepen- » dant la voiture passa si près de moi,

» que je ne pus plus douter que ce
» ne fut lui. Arrête, dis-je, au
» Cocher. Je monte à la portière;
» il étoit avec une femme. — Ne me
» seroit-il pas possible, Monsieur,
» de vous entretenir? — Volontiers,
» me répondit-il fièrement; mais,
» ne voyez-vous pas que je suis en
» compagnie. Je vais conduire Ma-
» dame chez elle; attendez-moi ici,
» je reviens dans l'instant. — Per-
» mettez, repris-je, que j'accom-
» pagne aussi Madame. Je vous évi-
» terai la peine de revenir. Tout en
» disant cela, j'avois ouvert la por-
» tière, & sauté dans le carosse;
» il fit un mouvement de fureur,
» que j'eus l'air de ne pas apper-
» cevoir. La Dame donna elle-même
» les ordres au Cocher, qui arrêta

» à la maison qu'elle lui avoit indi-
» quée. Je ne voulus pas souffrir
» qu'il descendit pour lui donner la
» main ; nous nous fîmes conduire
» hors de la Ville. Nous choisîmes
» un lieu peu fréquenté, & nous
» mîmes l'épée à la main. Je reçus
» d'abord une blessure sous le tetton ;
» mais qui ne m'empêcha pas de con-
» tinuer. Comme nous nous battions
» avec un égal acharnement, nous
» fîmes coup pour coup ; je reçus le
» mien dans le bas-ventre, & mon
» adversaire fut percé de part en
» part. Nous tombâmes en même
» tems. Le Cocher qui nous ob-
» servoit, se mit à crier de toutes
» ses forces ; plusieurs personnes ac-
» coururent ; deux honnêtes Bour-
» geois me firent porter ici, & je ne

» sçais si Wesper est mort, ni ce qu'il » est devenu. » Voila, Miladi, ce que ma chère Maitresse m'a ordonné de vous écrire; daignez recevoir avec bonté les assurances du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, votre très-humble & très-obéissante servante,

MARGUERITE LE JEUNE.

De Turin, ce.... 17...

LETTRE L.

De MILADI LINDSEY, à MILADI BEAUMONT, à Édimbourg.

MADEMOISELLE le Jeune vous a mandé, ma chère Sara, le danger dans lequel nous nous sommes trouvés Charles & moi. Je frémis quand

je ſonge que j'ai été à la veille de le perdre. Plus d'incertitude, mon amie, ſur la mort du Chevalier Weſper. Je lui ai vu rendre le dernier ſoupir : ce ſpectacle m'a étrangement émue. En ce moment j'ai preſque oublié qu'il n'a vécu que pour le malheur du genre humain. Je dois vous dire par quel hazard j'ai pu voir le Chevalier à ſa dernière heure.

Mon époux n'étoit point encore parfaitement rétabli, lorſque l'on vint nous annoncer un malade porté ſur un brancard, qui deſiroit abſolument parler à Milord en ma préſence : qu'on faſſe entrer, dîmes-nous enſemble; j'étois, à cauſe de mon reſte de foibleſſe, ſur une chaiſe longue. Le malade ſe fait poſer au milieu de la chambre. Jugez

quelle a dû être ma surprise en reconnoissant Wesper? Deux Chirurgiens occupoient ses côtés : quatre de ses gens portoient le brancard : & un homme vêtu de noir fermoit la marche. Je n'ai de ma vie rien vu qui m'ait si vivement frappé. Le moribond ouvrit enfin la bouche. — Je vous ai fait grand tort à tous deux, dit-il d'une voix languissante, & vous n'êtes pas les seuls qui ayent à se plaindre de moi. Je n'ai plus que quelques heures à vivre; je veux, s'il se peut, reparer tout le mal dont je me suis rendu coupable. Voila le sujet de ma visite ; puis, faisant signe à l'homme habillé de noir : approchez, Monsieur, & faites la lecture de l'acte que vous avez passé.

Celui-ci lût que le Chevalier Wesper remettoit en possession de leur fortune M. & Madame Smitt ; que l'on trouveroit chez lui à Londres tous les papiers que le père de M. Smitt lui avoit remis à son arrivée des Isles pour retrouver son fils, papiers dont il n'avoit fait aucun usage, desirant s'approprier cette immense succession. Il avoua ensuite toutes les horreurs qu'il avoit commises de moitié avec Miss Arabelle. O, mon amie! Combien de crimes*?.... Enfin, il se reconnoissoit le plus coupable des hommes, demandoit

* L'on a sçu par différentes lettres quels sont les crimes que le Chevalier Wesper a commis, Miladi Lindsey les ignoroit & elle en fait les détails à Miladi Beaumont.

ſincèrement pardon à Dieu & aux gens qu'il avoit ſi cruellement offenſés.... Il ſigna l'acte en nous priant, ainſi que tous les aſſiſtants, d'en faire autant; peu de tems après il expira en nous priant de remplir exactement ſes dernières intentions. Quelle fin, ô, ma chère Sara! Quel eſt le libertin qui pourroit en être le témoin ſans frémir pour lui. Les Chirurgiens qui l'ont traité prétendent qu'il a dû ſouffrir horriblement, & qu'il ne devoit pas vivre ſix heures. Le coup d'épée qu'il avoit reçu lui ayant prodigieuſement endommagé les inteſtins : il a fallu couper, recoudre, il a ſupporté toutes ces opérations avec un grand courage, & l'on regarde comme un miracle qu'il

ait pu exiſter treize jours, ſans avoir pris autre choſe que de l'eau de veau.

Je me ſuis hâté d'écrire cette nouvelle à M. & Madame Smitt. Dans quinze jours Milord ſera en état de ſe mettre en route, j'oſe eſpérer que vous tarderez peu à revenir dans notre commune Patrie. Ma fille, à qui j'ai promis un mari, le demande de toutes ſes petites forces; c'eſt à vous à remplir ſes deſirs. Adieu, ma ſœur, mon amie, croyez-moi pour la vie votre dévouée.

CHARLOTTE LINDSEY.

Turin, ce.... 17...



LETTRE LI.

De MILADI LINDSEY, à MILADI BEAUMONT, à Édimbourg.

ARRIVEZ donc, ma chère Sara, venez partager le bonheur de vos amis : tout le monde eſt heureux. Étonnant, & pourtant ordinaire effet de l'or. C'eſt lui qui a rendu Weſper le plus ſcélérat de tous les hommes; c'eſt lui, qui a amolli le cœur de Miladi Grow en faveur du jeune Johnes Smitt, qui étoit vivement épris de Miſs Amélie ſa fille; c'eſt lui, qui a diſpoſé Milord Duc à donner ſon conſentement au mariage de Miſs Henriette Smitt avec ſon fils. Mon frère augmente

aussi le bonheur commun. Il épouse ma chère Betsy. Ma mère est d'un contentement qui ne le cède qu'à celui de ma Bonne. Votre absence est seule capable de troubler l'agréable perspective qui s'ouvre devant nous. Je vous attends avec une impatience proportionnée à mon tendre & sincère attachement. Adieu, ma chère,

CHARLOTTE LINDSEY.

A Londres, ce.... 17...

CONCLUSION.

LE retour de Miladi Beaumont à Londres, fit cesser la correspondance entre les deux amies. Milord Lindsey, quoique d'un naturel volage, a toujours tendrement chéri sa vertueuse epouse. Ses infi-

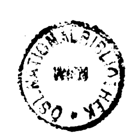
délités ont eu un ſi mauvais ſuccès, qu'il s'en eſt enfin corrigé. Des perſonnes qui ont vécu avec lui depuis ſes erreurs, m'ont aſſuré qu'il étoit devenu auſſi bon père que mari tendre & conſtant. Le jeune Smitt jouit, ainſi que ſon épouſe, d'un bonheur inaltérable. On a dû concevoir de cette dernière une fâcheuſe opinion, d'après ſon intimité avec Miſs Arabelle Flower. Mais l'âge ſeul & le goût des plaiſirs les avoit unies; & la connoiſſance des vices d'Arabelle avoit abſolument éloigné d'elle Amélie; le mariage de Miſs Henriette Smitt avec Sir Edward Roland n'eſt pas moins heureux. Leurs mœurs pleines de candeur promettoient l'union la plus fortunée. Quant à M. le

Marquis de Beauchamps, Ambassadeur de France à la Cour d'Angleterre, il a trouvé dans Miss Betsy Flower, la beauté, la douceur, la naissance & la fortune. Son époux au bout de quelques années l'a amenée à Paris, où elle a été généralement admirée. M. & Madame Smitt après avoir partagé par tiers, entre leur fils & leur fille, la fortune considérable qui leur a été restituée par le Chevalier Wesper, ont acheté la maison de Chelsea, qu'ils habitent encore aujourd'hui. Madame la Marquise de Beauchamps la douairière n'a pas joui long-tems du bonheur de voir ses enfans réunis. Elle est morte trois ans après son arrivée en Angleterre d'une goutte remontée dans l'estomac. M le Comte

de Mervoir a été mortellement blessé à la chasse par un sanglier, Mlle. le Jeune & Piman son mari ont élevé les enfans de leur bonne Maitresse. La malheureuse Molly, & Mistress Dervey, sa sœur, sont mortes par des accidents qui sembloient des punitions marquées par le Ciel. La vieille qui a rendu de si grands services à Miladi Lindsey, lorsqu'elle étoit à Great Town, continue de se bien porter; elle reçoit exactement la pension que lui fait cette Dame. Milord Flower vit en vrai Philosophe. Soumis à tous les événemens, il est triste avec patience, & gai avec modération. C'est le moyen de n'être jamais malheureux. Milord Beaumont & Miladi son épouse n'ont jamais cessé de s'aimer; ils n'ont

éprouvé qu'une continuité de satisfactions que le bonheur de leurs amis augmente.

FIN.




nalbibliothek
202

